N°1
Avril 2011

LA PIJE

PAPIER NOIRCI PAR LE TALENT DES JEUNES AUTEURS

www.lhebe.ch

Éditos

Y a-t-il un âge pour avoir du talent ? Rimbaud, Radiguet… Bastien Fournier, Antoinette Rychner, Marie-Jeanne Urech et des dizaines d'autres anciens lauréats du PIJA semblent bien nous répondre que non, il n'y a pas d'âge pour avoir du talent. Il faut peut-être plutôt de la motivation et un peu de chance.

La motivation qui pousse à travailler, à persévérer, à y croire malgré la solitude de l'écriture, malgré les doutes que génère cette solitude, malgré les «à quoi bon ?» qui ne manquent pas de jalonner ce parcours difficile…

La chance de la bonne rencontre au bon moment : avec le PIJA par exemple, avec les membres du jury qui liront, apprécieront, récompenseront, encourageront un texte, mettant ainsi le pied à l'encrier d'une volonté peut-être encore hésitante…

Voilà, le PIJA sert à ça : donner une respiration à l'hésitation qui rythme le travail créatif, l'atténuer suffisamment pour permettre d'aller de l'avant. L'édition 2011 sera consacrée aux Contes et aux Nouvelles, deux genres de prédilection du Concours. L'exercice n'est pas simple, mais les perles que le PIJA a primées au fil des ans nous prouvent qu'il n'y a pas d'âge pour le talent.

Eleonora Gualandris
Éditrice, membre du Jury

Devenez les Pijaistes de la Pije…

Le PIJA est devenu une institution en terre francophone et plus particulièrement en Suisse romande, en Belgique, en France (Franche-Comté et Bourgogne), en Vallée d'Aoste et en Roumanie. Sa vocation est d'encourager l'écriture auprès des jeunes : les milliers de participants qui ont scandé chaque édition sont la preuve de son utilité, nécessité aurait-on envie de dire.

Les Éditions de l'Hèbe publient chaque année les lauréats du prix. Cet événement est toujours source de grande satisfaction pour nous qui portons une attention particulière à la littérature dite d'émergence. Notre politique éditoriale soutient les auteurs qui publient pour la première fois, qui proposent des voix nouvelles, qui osent, qui innovent, qui risquent. Quoi de plus normal, dès lors, de proposer un support d'expression aux anciens lauréats du PIJA par le biais d'un journal, LA PIJE, justement ?

"Notre politique éditoriale soutient les auteurs qui publient pour la première fois"

LA PIJE poursuit plusieurs buts que l'on peut résumer ainsi : offrir une plateforme de suivi avec les anciens lauréats.

Par le biais de portraits sous la future rubrique «Que sont-ils devenus» par exemple : écrivains, journalistes, chroniqueurs, critiques… beaucoup de nos auteurs en herbe ont persévéré dans le domaine de l'écriture, d'une manière ou d'une autre, et relater leur parcours nous semble une belle manière de les féliciter.

Par le biais de la publication de textes inédits ensuite et surtout : participer au PIJA, c'est bien, figurer parmi les lauréats, c'est très bien, mais continuer à écrire et à explorer ses possibilités d'expression, c'est encore mieux !

C'est pour cette raison que nous lançons un vaste appel à l'écriture : textes dans les tiroirs, en gestation, à demi-entamés… Profitez de notre sollicitation et aboutissez le travail, ou sortez-le de sa cachette et faites-le-nous parvenir.

Nous avons confié l'architecture de ce support à un ancien lauréat, Daniel Vuataz.

Nous vous laissons donc découvrir ce premier numéro de LA PIJE où vous pourrez entre autres lire les contributions concernant la remise des prix 2010 (qui a eu lieu en Valais en décembre dernier) ; le lancement du PIJA 2011, consacré aux Contes et aux Nouvelles ; ainsi que quelques informations concernant les organisateurs du PIJA.

Bonne lecture et… bonne écriture.

Jean-Philippe Ayer
Éditeur, secrétaire général du PIJA

Sommaire

PAGE 2

IMPRESSUM

LES OBJECTIFS DU PIJA

LES ORGANISATEURS

LES SOUTIENS SUISSES

PAGE 3

LA PIJE, TU PIGES ?
IL Y A UNE VIE APRÈS LE PIJA

PAGE 4

SUR LA ROUTE BLEUE QUI MÈNE À MONTANA

QUATRE JOURS DANS LES COULISSES DU PIJA 2010, PAR DANIEL VUATAZ

PAGE 7

L'ATELIER D'ÉCRITURE

QUELQUES TEXTES ÉCRITS EN QUARANTE MINUTES

PAGE 9

LES LAURÉATS ONT LA PAROLE

PAGE 15

DANS MA BIBLIOTHÈQUE

PAGE 16

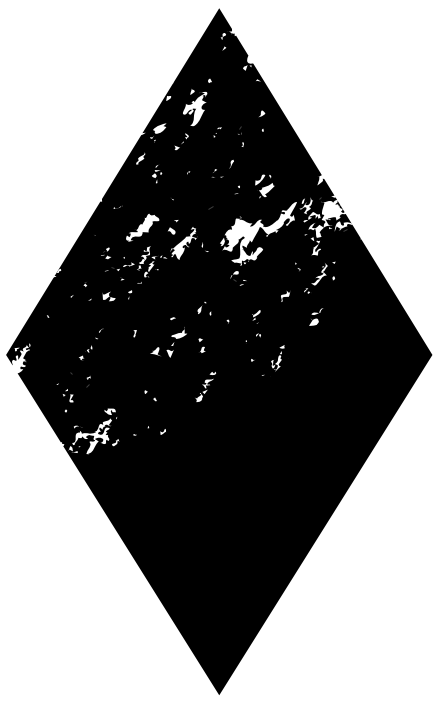
LE PIJA 2011, CONTES ET NOUVELLES

INSCRIPTION

9 782889 060368

Les objectifs du PIJA

Le PIJA poursuit les objectifs suivants : promouvoir l'écriture auprès des jeunes, encourager les talents et offrir un accompagnement aux participants qui persévèrent dans la création littéraire. Dans cette optique, il crée un esprit d'émulation en favorisant les rencontres. Il se bat dans le cadre de la francophonie pour préserver le français et sa diversité, favorisant la créativité et l'éclosion d'un sentiment de liberté dans la chose écrite. Il se veut avant tout un espace ouvert pour les jeunes de 15 à 20 ans, une tribune unique dans le paysage éditorial actuel, un porte-voix ne subissant aucune pression politique, religieuse, idéologique ou grammaticale.



Impressum

La Pije
Papier noirci par le talent des jeunes auteurs
Journal francophone édité à Charmey, Suisse
Imprimé en suisse

Éditeur
Le Secrétariat général du PIJA, Prix Interrégional Jeunes Auteurs par le biais des Éditions de l'Hèbe SA

Président des Éditions de l'Hèbe et secrétaire général du PIJA
Jean-Philippe Ayer

Directrice éditoriale des Éditions de l'Hèbe
Eleonora Gualandris

Rédacteur principal de cette édition
Daniel Vuataz

Photographies
Mélanie Rouiller, sur mandat
Daniel Vuataz
Eric Fookes

Adresse
Journal La Pije
Éditions de l'Hèbe SA
Chemin du Lac 39
Case postale 45
1637 Charmey, Suisse
Tél. ++41 26 927 50 30
Site : www.lhebe.ch
Courriels : info@lhebe.ch

Les organisateurs

En Suisse

PIJA Secrétariat permanent
Madame Janine Massard
Présidente PIJA-CH
Éditions de l'Hèbe
Éditions JMB
Chemin du Lac 39
Case postale 45
1637 Charmey
Suisse

En Franche-Comté

Région de Franche-Comté
Direction de l'Éducation
Madame Roselyne Capelli
4, Square Castan
25031 Besançon Cedex
France

En Belgique

La Maison du Livre
PIJA Belgique
Madame Joëlle Baumerder
Rue de Rome 24-28
1060 Bruxelles
Belgique

En Bourgogne

Région Bourgogne
Direction des lycées et de la formation initiale
Département vie scolaire et culturelle
Madame Céline Blanc
17, boulevard de la Trémouille
BP 1602
21035 Dijon cedex
France

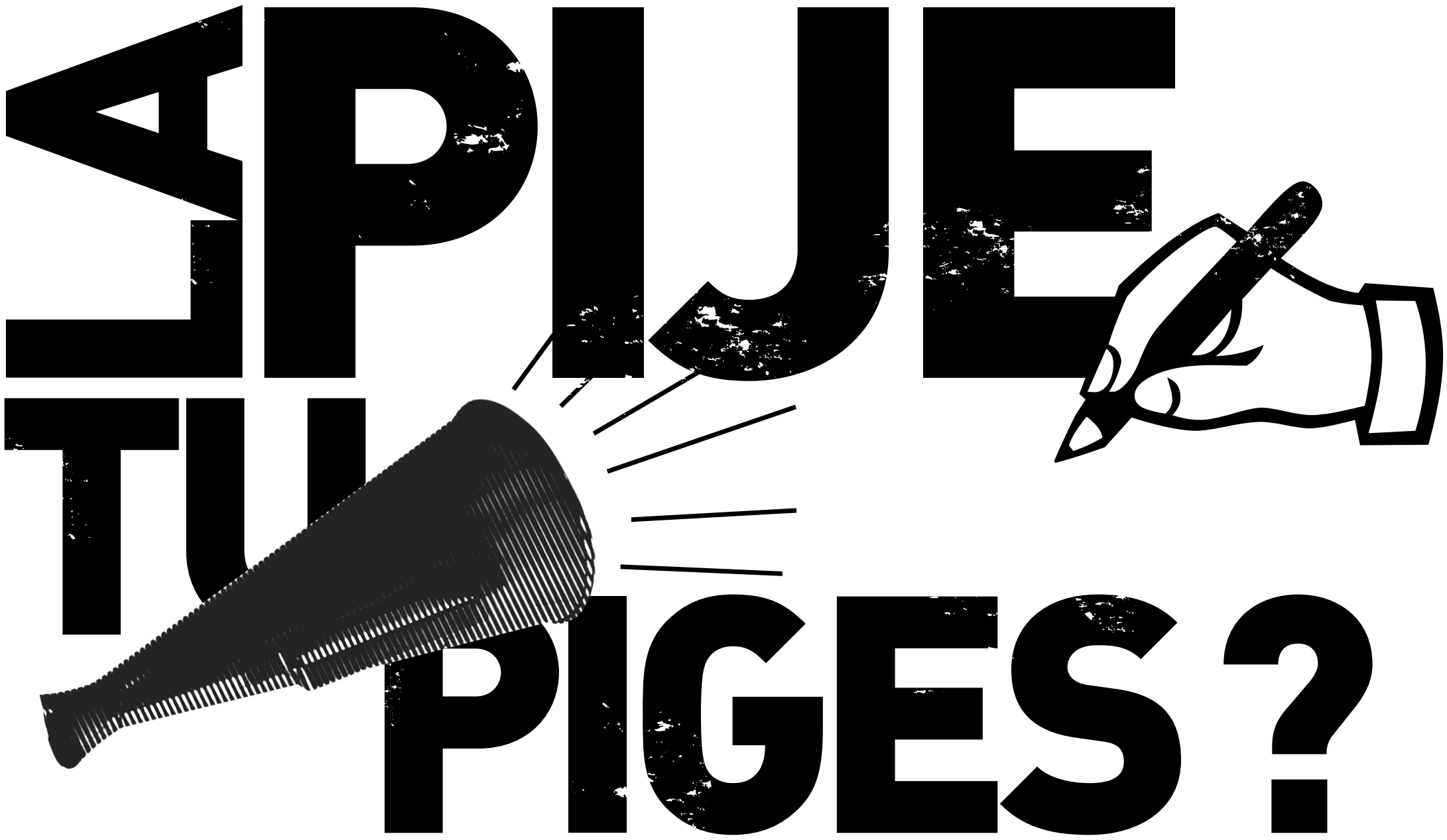
La Roumanie

Professeur Lucia Matiuta
45, Rue Piata Independentei
3700 Oradea
Roumanie

En Vallée d'Aoste

Assessorat de l'Éducation et de la Culture
Madame Isabelle Godecharles
Direction des Activités Culturelles
1, Place Deffeyes
11100 Aoste
Italie

Nos soutiens en Suisse



LA PIJE, TU PIGES ?

La pije, journal littéraire du Prix Interrégional Jeunes Auteurs, ouvre grand ses pages aux textes inédits de tous les anciens « pijaistes » ! Son unique but : proposer un lieu d'échange et d'émulation, au propre comme au figuré, pour les ex-jeunes auteurs qui ont toujours quelque chose à dire : car il y a une vie après le PIJA, et elle passe par la pije ! Le journal veut faire le lien entre les régions, les générations, les genres. La pije n'a qu'une seule exigence : la qualité ! Poèmes, nouvelles, récits, contes, autofictions, lettres, uchronies, pamphlets, sagas, chroniques, essais, souvenirs, coups de cœur, coup de gueule, textes à jouer, à chanter, à chuchoter : la pije veut les publier !

Devenez les pijaistes du journal ! La pije est appelée à se développer sous l'impulsion d'anciens lauréats qu'une aventure éditoriale tente. Ce sont eux (vous ?) qui l'animeront, la dirigeront, la rempliront, au bénéfice d'un encadrement professionnel et d'une large diffusion. Rubriques, thématiques, rythme de parution : les possibilités sont multiples ! La ligne de la pije ne s'affirmera qu'avec vous ! Pour l'instant, le deuxième numéro est prévu pour **mars 2012**, après la cérémonie de remise du PIJA 2011 en Roumanie. La date limite d'envoi des manuscrits, pour cette deuxième parution, est fixée au **1er décembre 2011**. La pije attend vos textes avec impatience !

Daniel Vuataz

Pour envoi et contact :
Daniel.Vuataz@gmail.com

ANCIEN LAURÉAT DU PIJA ?
VOICI LA LISTE DE TES DROITS IMPRESCRIPTIBLES !*

1. Le droit de ne rien envoyer à la pije (mais ce serait dommage, pour toi et pour la pije)
2. Le droit de n'envoyer qu'une seule page à la pije (mais alors une très bonne…)
3. Le droit de ne pas finir tes textes pour la pije (mais de les envoyer quand même)
4. Le droit de retrouver de vieilles connaissances dans les pages de la pije (là où même Facebook a échoué)
5. Le droit de lire les textes de parfaits inconnus dans la pije (et avoir furieusement envie de les rencontrer)
6. Le droit d'être un pijaiste passionné (maladie contagieuse textuellement transmissible)
7. Le droit d'envoyer n'importe quoi à la pije (même des boîtes de chocolat, du vin, des lettres anonymes, des romans policiers, des tomates…)
8. Le droit de parler de la pije autour de toi (à ta mémé, ton prof d'uni, ta petite sœur, ton banquier, ton éditeur, ton laitier…)
9. Le droit de lire la pije à voix haute dans la rue (ou aux toilettes, dans le métro, dans ton lit, et même de t'en servir pour bourrer tes souliers)
10. Le droit de contacter la rédaction de la pije (pour discuter, te plaindre, proposer une collaboration… ou juste pour utiliser ton droit !)

*Toute ressemblance avec la liste des « Droits du lecteur » imaginés par Daniel Pennac est purement fortuite…

Sur la route bleue qui mène à Montana

Quatre jours dans les coulisses du Prix Interrégional Jeunes Auteurs 2010, par Daniel Vuataz

Dans les poches un calepin, un stylo, un horaire des chemins de fer. Dans le sac un petit enregistreur, un programme détaillé du week-end. Il y a trois ans, à Aoste, je découvrais les joies d'un week-end de cérémonie du PIJA. Une nouvelle volée de poètes primés plus tard, j'ai la chance d'être à nouveau du voyage. Dans la peau du reporter. Ils sont vingt exactement à avoir fait le déplacement, les uns depuis Madagascar, la Roumanie, l'Argentine, le France, la Belgique, l'Italie. D'autre depuis Genève, Lausanne ou Sion, à quelques kilomètres. Ils n'ont souvent qu'un point commun : celui d'écrire. Et s'ils sont là, c'est parce qu'ils le font bien ! Bienvenue dans les coulisses du PIJA 2010.

JEUDI
25 NOVEMBRE

TRAIN POUR SION, 12H55

Le Valais et la Suisse se sont réveillés sous la neige. C'est venu d'un coup hier, au tout petit matin, et c'est dans cette ambiance si particulière – fond de la vallée encore jaune et roux de l'été indien, routes d'asphalte qui s'évaporent en plaine, cimes enfarinées sous un ciel d'aluminium et au milieu des pentes, cette limite tracée à la craie qui court à hauteur des tout premiers mayens – c'est dans cette ambiance donc que débutent les quatre jours de l'édition 2010 du Prix Interrégional Jeunes Auteurs.

Juste après le bout du lac, en entrant dans la plaine contre le triangle du Catogne, le ciel est encore merveilleux ; on aperçoit depuis la glace griffée du wagon les jardins de palmiers et de bougainvilliers des quais tièdes de Montreux. La statue de Freddie Mercury se réfracte une seconde entre les arbres. Les premiers japonais s'étirent hors de leurs cars aux alentours de Chillon. Il fait très beau. L'air est brûlant. On pèle un saucisson. Pourtant, une fois passé le coude que le Rhône fait à Martigny – c'est remarquable dans cette vallée qui ne connaît pas la pluie – le ciel se bouche à grande vitesse. Qu'à cela ne tienne, les invités, depuis Genève aux contreforts des Alpes, remontent déjà le Rhône par la rive nord du Lac et puis suivent son cours, toujours à rebrousse-poil, jusqu'à Sion et à Sierre où les langues se mélangent et les étangs sont profonds : c'est rive droite, vers le plateau de Montana, que tout le monde converge.

CAR POSTAL POUR CRANS-SUR-SIERRE, 14H03

Je suis bel et bien en Valais. Les signes ne trompent pas. Le chauffeur aux commandes de son véhicule jaune présente une moustache et un air de confident sûr – il n'a pas de mulet : ce serait une erreur de croire qu'ils portent tous un mulet. Il me renseigne. Il a l'accent qui chante. Je dois descendre au Pas de l'Ours, c'est juste avant la poste, il me fera un signe. On s'élève, l'air de rien, en larges pneumatiques vers la neige et vers le Christ-Roi. La salle communale de Chermignon-d'en-Haut annonce une conférence intitulée « comment mettre des limites à nos adolescents et comment s'y tenir ». Les églises catholiques sont en béton et les ponts sur les affluents glacés du Rhône en pierres de taille bleues. Épousant la forme naturelle des rochers maçonnés, les graffitis qu'on aperçoit portent des mots fondamentaux : « Fichtre », « Wallis », « Free Rappaz ».

HÔTEL DE L'ÉTRIER, CRANS-SUR-SIERRE, 14H46

L'hôtel, à la limite de la neige, grosse cheminée de château et plafond pyrogravé, est un exemple de reconversion de ce charme pittoresque début XXe – charme anglais qui plut tant à Mansfield, Baldwin et Tolkien – en établissement épatant. Il faut ajouter que nous sommes tout juste hors saison, et le village est pratiquement laissé à

l'abandon ! Le réceptionniste vérifie les noms. Dans un coin de la salle à manger, un Yamaha demi-queue est ouvert.

15H50

L'heure du rendez-vous approche. Quelques lauréats errent impressionnés dans le grand salon envahi par cette très vieille lumière qui vient des cimes. Ils tiennent de petites valises ou ont des amoncèlements de sacs posés dans des flaques à leurs pieds. Ils sirotent un thé crème et jettent des regards aux lustres électriques. Il y en a d'autres qui attendent en silence sur trois canapés, tripotant de grosses boules en métal dépoli qui sont les clés de leur chambre. Parfois des mains se serrent, des bises sont échangées, on repère un ami, on remet une vieille connaissance. Je vois Chantal qui fume seule dans le froid. Elle a des montures rouges et une veste de ski rose. Je la rejoins. C'est malgré l'avis de tous les médecins de la terre qu'elle a entrepris le voyage – mais l'air des Alpes suisses peut-il lui faire du mal ? – et c'est déjà promis, au printemps revenu, elle sera là, ses lattes aux pieds. Pour l'heure elle potasse son atelier du lendemain : ils n'auront pas une minute de répit, ces poètes en herbe !

Au salon, un Belge, un Suisse et un Français – ça sonne comme le début d'une mauvaise blague – causent un peu sur les canapés en cuir patiné. Il est question de bière – la locale s'appelle la Marmotte –, de réseau GSM et de costumes de bain. Il paraît que les Roumains, la jeune Malgache et l'Argentine, qui sont arrivés hier, se sont déjà baignés. On parle d'un Français qui a pris sa guitare.

D'autres lauréats débarquent, en petits rassemblements timides, et tentent des débuts de conversations. La baie vitrée reproduit les contours de dix montagnes grises qu'un couvercle de nuage écrase. Elles ont des noms alémaniques – Täschhorn, Alphubel, Dom, Rimpfischhorn… Quatre ou cinq avions de chasse secouent l'air par moment. Des questions s'échappent : « et toi, tu es classé où ? », « les livres sont déjà mis en page ? j'ai hâte d'y voir mon nom ! », « c'est la première fois que vous participez, vous ? », « t'as pris quoi comme habits pour la cérémonie ? ». La photographe guette les visages, de profil derrière un pilier. « Dites, quelqu'un sait laquelle de ces filles est la secrétaire ? »

«Je suis bel et bien en Valais. Les signes ne trompent pas. Le chauffeur aux commandes de son car postal présente une moustache et un air de confident sûr.»

Du côté des organisateurs et des délégations, on parle budget, taille de baignoire, programme de la soirée et conversion du franc. Tout le monde attend encore l'arrivée, dans la pièce chauffée, c'est une question de minutes – il n'est jamais tellement en retard – de l'homme qui est à la base de toute cette agitation : l'éditeur.

PREMIÈRE RÉUNION, SALLE DE CONFÉRENCE DE L'ÉTRIER, 16H04

La porte se ferme sur le dernier lauréat – ce garçon qui jouait brillamment Chopin, tout à l'heure, à l'étage, n'était donc pas le pianiste de l'hôtel – qui prend place à côté des autres sur sa chaise en plastique. Le silence, spontanément, se fait. L'homme sur lequel tous les regards convergent attend debout, ses mains englouties dans les formidables poches de son complet bleu-nuit, sa tête touchant le plafond dans l'éblouissement d'un rétroprojecteur. Ses premiers mots sont un éclat de rire et l'ombre immense danse : l'éditeur ouvre grands ses yeux derrière ses lunettes fines, desserre sa toute petite cravate, replace un transparent sur la machine.Blague, cause, expose, explique. Trace un sourire de feutre sur un gros bristol blanc. Dit que le sourire, c'est le sien. Souhaite encore la bienvenue. Blague à nouveau, baisse le ton pour redevenir sérieux, remonte ses manches. Marche « d'un côté à l'autre de la salle en très peu de foulées. Dans les chaises on parcourt le programme, on se présente un peu, on se jauge, on tente de mémoriser les noms : « celui-là, assis au fond, avec ses cheveux frisés courts et un sourire en coin, c'est le premier prix ex-æquo, l'auteur du grand poème équestre qui était déjà là, à Aoste il y a trois ans ; sa co-lauréate, à mon avis, ça doit être cette petite blonde qui jette de grands coups d'œil maquillé autour d'elle en se mordant les lèvres, là, juste à gauche de la créature en fourrure rousse égarée d'un vieux film sépia – ah oui, j'ai entendu dire que les deux Genevoises se connaissaient d'avant. Celui-ci, avec son pull sur les épaules et sa chemise sage, petit coup de peigne à droite et sourire satisfait, c'est à coup sûr le Belge – il a déjà sa réputation – et celle-là, juste devant lui, lunettes fines et tresses plaquées, la jeune comorienne de Madagascar ».

Les Français sont regroupés, on les reconnaît à l'accent, l'un d'eux a une guitare qu'il garde dans un étui noir. L'Italien est penché en avant et fait des efforts pour comprendre les instructions. Les Roumains sont déjà installés vers deux autres Genevoises qui se regardent en coin. Le ton de l'éditeur est badin, chaleureux, paternel : ses mots d'ordre – tant pis pour les conférenciers de Chermignon-d'en-Haut ! – sont dévoilés. Profitez. Rencontrez. Causez. Découvrez. Faites-vous plaisir!

MÉDIATHÈQUE DE SION, 18H23

On est redescendu à Sion. Le chauffeur du car, un Valaisan à casquette qui vient de Nax, nous dépose devant l'édifice gris. On grimpe un escalier. Le titre de la lecture figure au tableau de l'entrée : « Le Valais sous la plume des écrivains qui l'ont aimé, détesté… ». Les lauréats, lâchés dans les rayons, se mêlent aux écoliers et aux bibliothécaires. On se croise secteur Fictions, au détour des Nouveautés linguistiques ou le long de Littérature enregistrée. On reste debout par petits groupes. On cherche des toilettes.

La lecture, assez convenue il faut le dire, se déroule sur fond de velours noir et lampe de chevet. Sur la table de la comédienne qui ressemble à Heidi, trois ou quatre galets de torrent et un élément végétal – une écorce ou peut-être une fougère – miment un coin de terroir. On passe de Bagnoud à Farquet, puis de Farquet à Rilke et on revient à Farquet en coupant par Mansfield. Des ventres gargouillent. Quelques lauréats ont la tête dans les mains ou les poings qui frottent les yeux. Les paupières se ferment par moments, mais peut-être qu'on écoute. C'est Rilke qui aura raison des plus déterminés – tiens, à l'exception de la présidente suisse, au deuxième rang, qui bourre du coude sa voisine et s'esclaffe à l'évocation d'un combat singulier. Point d'orgue : la description, systématique et fouillée, étalée sur plusieurs minutes, d'une vaste bouse de vache. La réflexion tombe à côté de moi : « c'est marrant, on dirait qu'il ne se passe jamais rien dans votre littérature. Vous êtes quand même très intérieurs. »

On avale la couleuvre et quelques gros sandwiches, on goûte pour la première fois – ou non – à ce vin du pays qui dit-on fait l'étoile dans le verre. On cause de l'éboulement du Tauredunum, de la chasse aux dahus, de Chappaz, de Bille et du Christ-Roi. On cause du collège, du lycée, du gymnase. On cause de Dijon, de Genève, de Tournai. Puis c'est un car aux lauréats de plus en plus familiers – les surnoms fusent de tous côtés, les anecdotes deviennent des blagues qu'on relaie, les groupes se constituent – qui nous ramène à l'Étrier. Il commence à neiger, tout doucement, sur les cheveux des fumeurs engourdis.

21H17

Dans le salon de l'hôtel, rassasiés d'autres sandwiches d'un standing supérieur et réchauffés par le feu, on en vient à chanter. Le Français sort enfin sa guitare. On l'écoute, envoûtés, nous ferrailler le cœur – il faut voir la silhouette de l'éditeur, bouche grande ouverte en contre-jour, stoppé tout net au beau milieu d'une enjambée formidable. On interroge le chansonnier : « c'est une composition ? », « c'est vraiment magnifique ! », « dis, tu connais celle qui fait… ? », « oh, et si on chantait celle de… ? »

C'est à même le sol de pierre d'un noble hôtel de montagne, assis en demi-cercle autour d'une cheminée qui est une chapelle et au milieu de laquelle un tout petit feu chauffe, que la nuit s'éternise : poètes va-nu-pieds dans une véranda noire, souliers de ville luisants sous la neige fraichement posée du dehors. Un Suisse bronzé court dans le parking. Il ne porte qu'un caleçon. Sur son dos, une blonde hurle à la lune.

VENDREDI 26 NOVEMBRE

ATELIER D'ÉCRITURE, SALLE DE CONFÉRENCE, 8H35

Chantal est casquée. C'est pour que sa voix porte convenablement aux vingt paires d'oreilles. Munie de son grand corail de Xavier, elle accueille de bon matin les lauréats aux yeux miclos. La table de banquet est complète. L'atelier, en mode ludique, doit ouvrir les imaginaires. C'est un travail de groupe pour une démarche solitaire, une initiation sur les pouvoirs du collectif dans le travail de l'écriture intime. En guise de mise en bouche, on se dessine parmi, on laisse tomber sa gêne. Portraits à l'aveugle, de la main droite, de la gauche, à l'endroit, à l'envers : une galerie de monstres ébouriffés s'étale en vingt minutes sur l'épaisse moquette de la salle ajourée. On vient examiner, les mains dans le dos, les épures cubistes. On jette son dévolu sur une figure qui attire l'œil, sur un visage qui parle. On y puise son personnage, on lui affirme un trait, on se l'approprie. On lui dégage une caractéristique physique, un défaut odieux, une noble qualité et, tout au bout de la démarche de construction, on le plante dans son terroir : on est en Valais, on va parler de terre, d'attachement au pays.

La salle, triangulaire, consiste en une baie vitrée derrière laquelle il neige. C'est assez confortable, ça ne saurait être plus calme, mais l'éclairage est coupant : une partie de la longue table est recouverte par l'ombre de deux piliers de ciment ; l'autre est baignée de cette lumière crue qui vient de la neige fraîche…

… puis les mots fusent, relayés par la voix corailleuse de Xavier : *terroir, rural, merde, vigne, terrier, alcool, chasseur, lapin, bouseux, oh putain, viande séchée, Chantal Goya, fumier, gibier, sanglier, gypaète, silence, tiroir, gueux, Jacquouille, beuille, écrire, méfiance, étranger, brave, Montbéliarde, A.O.C., pampre, régionalisme, communauté, Belgique, bière, Valais, culture, musique, fanfare, neige, gaze, garage, cuivre, arriéré, consanguinité, morbier, goût, langue, andouillette…*

On sort des bandelettes de papier, on sort des casquettes aux initiales de l'animatrice – et très accessoirement, de la station de montagne–, sur les bandelettes on rédige des contraintes et dans les casquettes on replace les bandelettes. Les personnages brouillons se gonflent de quatre dimensions aléatoires et parfois contradictoires : il leur arrive quelque chose d'inattendu, ils deviennent capable d'une audace invraisemblable, ils piquent la mouche pour une obscure raison, sont traversés de désirs profondément secrets. On distribue les tares. Puis la consigne tombe : c'est l'histoire de ces monstres, assis au coin de table de leurs démiurges, qu'il va falloir écrire. Sous n'importe quelle forme. Les yeux, plusieurs minutes après, sont toujours arrondis. On se gratte la tête avec un stylo. Quarante minutes pour *lâcher prise…*

10H30

A la longue table de bois travaillent quelques poètes appliqués. On entend le bruit gras d'une machine à café. Certains sont allongés par terre. Les regards se perdent dans le blanc de la page, dans le bleu de la neige. On ne prête pas attention aux photographes. On est pris par cet état un peu jubilatoire de création. Au salon, au bar, dehors, dans un couloir, sur un tapis, on écrit en silence, on ne regarde pas sa montre.

Puis vient la lecture : une chaîne de perles, poèmes surréalistes, se constitue d'elle-même :

Gautier :
Poussées de pampres pourpres
De sacrées proportions

Claire :
Sur la langue un lapereau
Assieds-toi dans la neige
Garde les yeux fermés
Ton esprit est en papier, écris !

Emmanuel :
Facile de te tuer
Tu n'est qu'un personnage !
La crampe au bide

Thibault :
Quitter ses racines comme un lâche
Écrire des chansons sur la neige
On se regarde au fond des rides

Céline :
Obscurité criarde
Ville, artifice, ciel
Fanfare d'acier
Dans sa bouche le goût de son enfance

Maylis :
Besoin d'un livre poussiéreux
L'angoisse lui a pris un jour
Mon monarque doute

Manon :
Cette ville que j'ai vue dans vos yeux
En fureur vers un pont
Admiration pour la neige

Thomas :
Touristes en escouades
Vigne débordante d'alcool

Mihai :
Ni l'alcool, ni la bière
Je me sens étranger

Dany :
Une sorte de musique, la musique des hommes
Retourner au ventre de ta mère
On va oublier toute cette galère !

Naïma :
Se défaire de la merde du terroir
Des yeux noirs pleins de sérénité

Danilo :
Ils vivent vers la mer
Parler de tant de choses
Un plat de pâtes aux tomates

Anas :
Une coccinelle s'est perdue dans son regard
Vivre d'alcool et d'eau fraîche
Prisonnier d'un mot sur deux

Julie :
Ma bouche rit et mes yeux chialent
Resplendir même dans la nuit noire
Effrayer les poules

Charlotte :
Tu te tiens en tailleur sur un coussin de mousse
Une langue morte jamais née
Un silence vert, aérien
L'arbre sous moi craque

Sol :
Plusieurs intubations sans succès
Les mouches et les coccinelles se posent sur elle
Les infections à l'oreille, l'exil forcé

Émilien :
Le pampre et la vigne s'allient
Son visage pareil aux traits d'une poupée
Dans son lit un sanglier

Louise :
Ses silences sont des tiroirs
C'est un curé parlant à ses poules
Il retrouve son bégaiement
J'ai mal au ventre

Pierre-Yves :
Un endroit idéal pour observer le ciel
Lunette pour les nébuleuses
La baffe jusqu'à la chambre des enfants
Petites crottes qui roulent comme des planètes
Cheveux ébouriffés comme des flammes

Marie :
Il sent un incendie gonfler ses veines
La hache à la main il contemple
Des gens l'interpellent, il les ignore
Le froid polaire qui leur rougit les oreilles

SAINT-LÉONARD, LES CAVES EMERY, 12H13

Le vallon est ensoleillé, mais c'est par une lumière diffuse, doucement distillée ; une lumière sans ombre qui remplit les creux. Passé le formidable saule jaune, la route grimpe au milieu des pins secs. La vigne turquoise sur les pierres en murets fait débouler des poudres, des graviers dans nos souliers. L'ubac est saupoudré. L'adret brille courge et taupe. Il y a un rosier qui n'est pas encore tout à fait fané et ses fleurs froides sont pourpre-sang.

Dans la cave labyrinthique, la visite prend des proportions hallucinantes. Emery père, en troglodyte raffiné, débloque des parois secrètes, active des mécanismes cachés, dévoile des portes dérobées. C'est un pan de pierre qui s'élève, un monumental fond de fût qui pivote, une trappe qui surgit ; l'artificier a la victoire modeste. On découvre bouche bée une nouvelle salle arquée, un nouveau souterrain, la suite du dédale dans le ventre exquis de la colline. Emery ouvre un passage. Emery présente un vin. Emery parle en sage dépouillé, et ses mots ont le poids et l'assiette d'un évident pierrier. Ce vin-ci, c'est presque dit honteusement, coûte vingt-cinq francs la bouteille, mais il faut s'empresser de préciser, comme pour s'en excuser, qu'il a été nommé, ce n'est pas rien quand même, champion du monde de sa catégorie. On le récolte en décembre, quand les raisins ne sont plus que de vieilles baies concentrées. Certains hivers il n'y a plus rien.

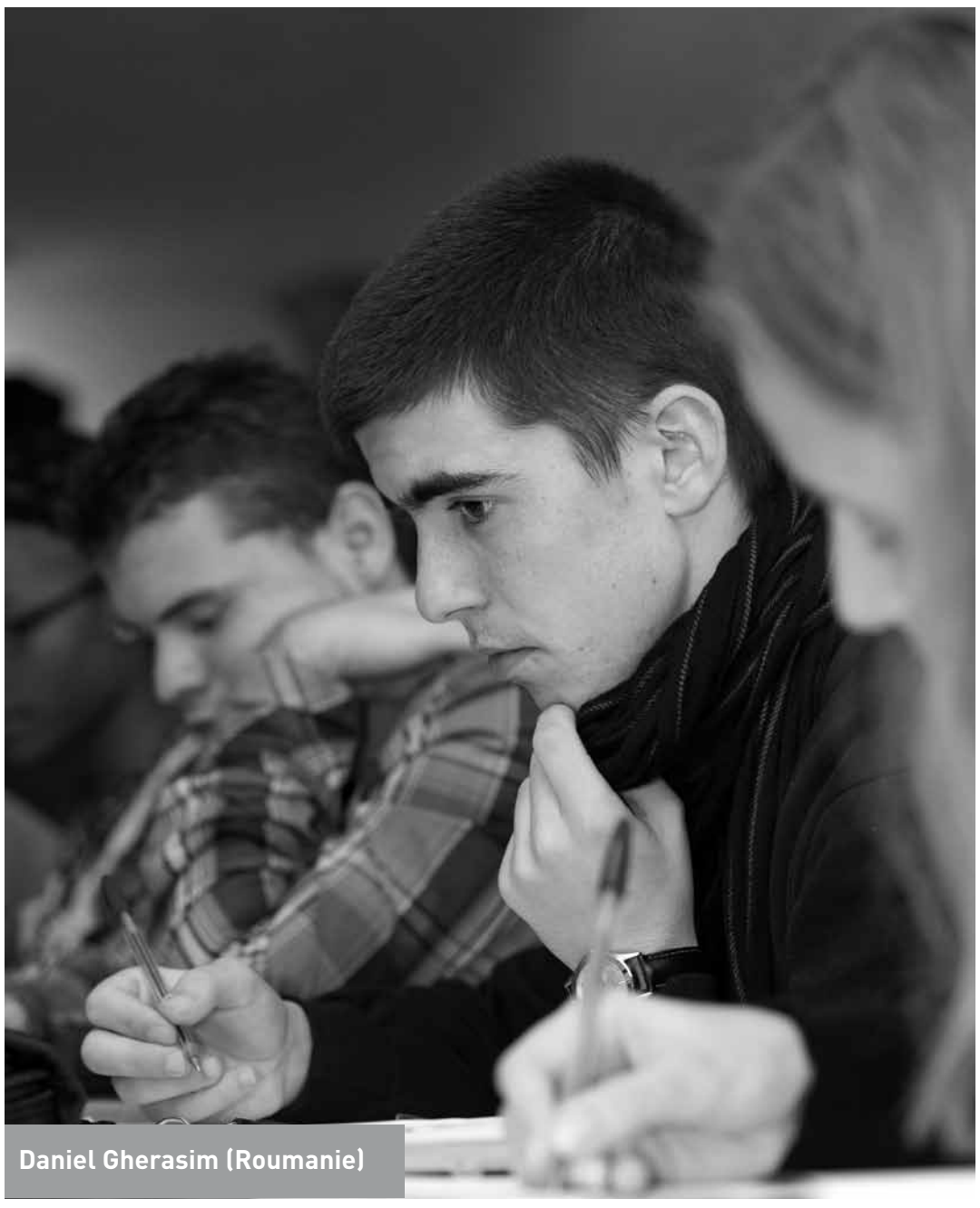
Les lauréats errent brumeux, la bouche humide, dans ce palais sans Minotaure. Quand enfin on trouve salle à notre mesure, le mirage se poursuit. Fromage à raclette qui colle aux planchettes de bois, on s'apprête à goûter à ce treizième vin blanc qui, nous enseigne-t-on, s'appelle un pinot gris. On fume sous la colline, on goûte à la viande séchée. On donne un cornichon. On propose du café. On cause, on ne sait plus quelle heure il est, on s'en moque bien.

17H05

Le soleil est déjà derrière les montagnes quand on remonte au jour. L'air vert balance et pique les yeux. On repart presque tous avec des caisses aux bras, du vin doré dans le sang et l'impression d'avoir fait une sacrée bonne affaire. Le Cervin, vu de son versant italien, se referme en pneumatiques et pistons sur Emery qui salue en même temps que les portes du car nous avalent en chapelet muet. Nous sommes ensorcelés.

VIEILLE VILLE DE SION, 18H35

Certains sous la menace du froid sont restés dans le car qui vibre et pue pour maintenir le



Daniel Gherasim (Roumanie)

Charlotte Magnin (Genève) et Émilien Jules (Valais)

confort. On s'échange un bonnet contre une paire de gants – c'est pour photographier – on cherche des cafés, des cigarettes, de la bière belge, un abri près d'un radiateur, une excuse pour ne pas suivre la visite. Il fait froid sur la Planta vidée. Valère est encore au soleil, Tourbillon se détache. Une grosse montagne conique dont on ignore le nom est en plein dans le ciel. C'est le Pic quelque chose. Un thermomètre digital au mur d'un bistrot marque moins onze en lettres de néon. Les pavés sont en cristal de roche illuminé de l'intérieur. Ils marquent l'emplacement de l'ancienne muraille. Les autres sont en tête-de-chat, ils pourraient être glissants. On évite des voitures. Heureusement, il y a la pierre ollaire des salles de la maison de commune – chauffé il tient une petite semaine – le vert napoléonien de la chambre Supersaxo– il s'est vraiment assis juste là, Bonaparte ? – et l'entrain très suisse allemand d'un guide moustachu qui se frotte les mains dans les corridors des assemblées bourgeoises, considérant les plafonds de bois peint, devisant gaiement sur Zermatt et Montana et le plus long tunnel du monde, qui est suisse, et qui est valaisan.

Aux Divins Brasseurs, la bière ambrée de la maison, au miel et au cynorrhodon, nous met du baume au cœur. On a la mezzanine pour nous seuls. Un coq au vin dans les assiettes, un flan au caramel, un thé. On parle des Balkans, du Pont sur la Drina, de cinéma et de photographie. Au fumoir on tire sur des cigarettes suisses. On se rend au concert. Certains restent et remuent, d'autre redescendent au foyer. La chanteuse noire a les cheveux peroxydés, sa voix cassée ne vibre pas pour tous. Tant pis, on reviendra demain.

Le bus, par un nouveau chemin – la route est méchamment gelée – nous ramène en douceur jusqu'aux portes automatiques de l'hôtel. On cherche ses clés. On se prête une aspirine.

02H46

Les chambres sont déjà presque toutes silencieuses. Certains rêvent éveillés sur des balcons givrés, en pyjama dans le grand froid. Des étincelles crépitent dans la nuit bleue. Les couvertures ont de l'électricité statique. Dans une pièce borgne à la lueur d'un gros lustre à ampoules, quatre étages au dessous des suites boisées où le monde se recrée, où le Nord se repeuple, la secrétaire termine ses cabas blancs de livres, enficelle des diplômes, contrôle des listes de noms. Elle a les yeux épais mais il faut terminer : demain c'est le grand jour. Demain, on distribue les prix.

SAMEDI
27 NOVEMBRE

MUSÉE RILKE, SIERRE, 9H57

Il suffit, en Suisse, qu'un écrivain d'une bonne envergure passe quelques années de sa vie sur le territoire national – puis y meure de préférence – pour qu'on lui installe, dans une maison publique repeinte en blanc propret, un musée désuet mais touchant. Rilke en Valais, c'est un grand tourment souterrain pour si peu de remous. Un maelström dans un gobelet de marc. Une vie de château sur tumulus, une existence épistolaire qui semble se répéter à l'infini. Mais Rilke il faut l'entendre lu, et ce comédien-ci, écharpe d'un geste auguste autour du cou jetée, paumes vibrantes et timbre de confessionnal, nous transmet son enthousiasme pour le Romantique.

La *Lettre à un jeune poète*, au fond d'un théâtre-cave humide, nous est présentée par un drôle de hibou, sensible et juste comme un grand-père sait l'être. On somnole un peu au bourdonnement de l'amplificateur à lampe qui diffuse la voix grêle contre les arches de pierre. Il est question de perception, de justesse du ton. De cette idée étrange du génie créateur, de l'inspiration qu'il faut sagement attendre. Il y a des conseils qu'on s'approprie volontiers. L'orateur en est illuminé, presque comme à contre-jour, et ses longs cheveux gris de chaque côté de ses tempes sont soulevés par l'air tiède. Juste à côté de moi on fait des acronymes :

Petites Insouciantes Joliment Ahuries
Pauvres Invalides à Jamais Amoureux
Perles Illuminées Jaillissant de l'Aurore
Poétesses Ignares et Jouisseurs Adroits
Parfaite Incompétence des Jardiniers Allemands
Paradis Impossibles Jalousement Amputés
Parle Intensément de tes Joyeuses Années
Proposition Idiote des Jeunesses Anglaises
Pénible Inventaire des Jours Anciens
Propos Infâmes Jadis Admis
Pourtant Ils Jouent Agréablement
Parce qu'Inconsciemment J'Apprends…

RESTAURANT DE L'ÉTRIER, CRANS-SUR-SIERRE, 12H50

Le planning est serré. On avale un repas. On parle de tout et de rien. D'octante et de l'opportunité d'avoir pour soi un château privatif. De steaks qui poussent en batteries répugnantes et de cochons carrés. Quelques poètes ont mis leurs habits neufs. On potasse un discours. Dans moins d'une demi-heure, le car repart pour Sion.

CÉRÉMONIE DE REMISE DU PIJA 2010, FERME-ASILE, SION, 14H11

Les lauréats, avant le coup d'envoi, sont amassés devant une projection de courts métrages à thèmes. Un chimpanzé allume une télé. Un fœtus décolle ses yeux dans un ventre saumon.

Sur les petites chaises en bois de la salle de spectacle – une grange dont la structure faîtière, poutres apparentes et traverses de bois sec, retient des tonnes d'air que des brûleurs à gaz chauffent – les invités déposent leurs manteaux. On présente sa famille, on repère des amis. La presse est aussi là. Mais c'est d'abord Apollinaire, sous les traits d'un jeune brun au sourire narquois et à la frange mobile, vrai dieu pan des tranchées, qui devise devant nous. La mise en scène est dépouillée, et les *Poèmes à Lou*, à de nombreuses reprises, s'embrasent sur fond de balafon, de guitare ou de gong. La scène est vaste et noire, deux lampes aigrelettes déglacent une lumière jaune. On octroie un quart d'heure de pause. Les organisateurs font monter sur le podium un gros pupitre valaisan de plastique blanc et rouge. La tribune officielle est prête. La cérémonie peut vraiment débuter.

Sur quatre rangs serrés, les lauréats piaffent, rigolent, causent, cancanent et se tortillent en attendant leur nom. Il y a ceux qui ne sont venus qu'aujourd'hui, pour recevoir leur prix, ils sont assis ailleurs, dispersés dans la salle, et la différence saute volontiers aux yeux : les absents, c'est bien connu, sont toujours dans leur tort, et du côté de ceux qui vivent ensemble depuis trois jours, on peut sentir les liens. Ils ont eu le temps de se connaître et les hourras s'enchaînent. On improvise un Slam, on avale l'escalier, on sourit aux photographes contre le velours noir et puis on se rassoit, le livre tant convoité entre les mains qui suent, des tapes dans le dos, des petits mots dans l'air, des sourires de côté. Des dizaines de cabas blancs contenant diplômes, enveloppes et volumes neufs jonchent le sol balayé de l'ancienne remise.

De nombreux textes sont lus, sur scène, par un couple noiraud – grand barbu statuaire et jolie lèvres roses – et les lauréats découvrent, pour la toute première fois, les dessous poétiques de leurs compagnons de chambre. Plécoptères, lépidoptères, trichoptères : ils brûlent tous contre les réfracteurs, et alors, par moments, dégringolant du plafond sur les épaules des comédiens, des traînées de poussière incandescente redonnent du cuivre aux mots. Les percussions nomades tapissent le fond des textes. On s'entend lu pour la première fois. On se cale sur sa chaise. Ce sentiment étrange.

18H01

À la poupe de la grange, sur un ponton garni, les décorés devisent avec leurs familles. Un verre valaisan à la main, ils signent et font signer leurs jolis volumes bleus, commentent la soirée, débattent de la manière dont il aurait fallu que leurs textes soient lus. On parle très peu de poésie, on se sert un jus frais, un croissant au jambon, on rencontre des membres du jury, on est complimenté. La photographe cherche des angles dans la petite foule. L'éditeur a du jeu sous sa cravate, il trinque à l'écriture. Les premiers s'en vont déjà : on le promet, on gardera le contact.

RESTAURANT AÏDA, CRANS-MONTANA, 01H27

La cérémonie est déjà un souvenir. On rentre dans la neige, à pied jusqu'à l'hôtel. On marche sur un lac gelé. On a de l'abricotine dans les tempes. On découvre un passage dans un bois enneigé, on l'emprunte, on se perd, on retrouve son chemin, on est sur une route. La voiture de l'éditeur glisse dans un virage, on passe dans le balayement de ses phares, il ouvre sa vitre noire, nous montre la direction de l'Étrier. On est sur la route, on est sur un trottoir, on marche le nez en l'air. Dans le ciel les constellations s'appellent Orion, Cassiopée, Éridan, Persée. Personne n'a froid. On chante avec des Slovaques, on les perd, on s'en fout, les rues de la station résonnent après notre passage. La soirée – entre artichaut et vin, Corinna Bille et Slam, guitare et dédicaces, Roumanie et Belgique, Bach et bien sûr Chopin, autour de tables rondes dans la chaleur racée d'un bon établissement – a été mémorable.

La nuit, elle sera courte. La chambre 805 est déjà surpeuplée, on fume sur des balcons au quatrième étage, sur de petites chaises de plastique transparentes, une couverture polaire dépliée sur trois ou quatre paires de genoux qui se cognent. Le ciel est foncé entre les étoiles de verre et les poumons sont de fer dans le froid mordant qu'il y a juste avant l'aube.

DIMANCHE
28 NOVEMBRE

VERS LA TÉLÉCABINE DE LA PLAINE MORTE, 9H12

Les routes en pente des hauts de Crans-Montana sont en partie déneigées. La voiture de l'éditeur, sièges de cuir et chauffage central, fonce sur la petite couche molle. Le plaisir est enfantin, le véhicule dévie et dérape légèrement, l'éditeur exulte, les autres s'accrochent aux poignées.

Il y a deux télécabines. La première, intimiste et branlante, vous fait bien ressentir qu'il y a du vent et que vous n'êtes pas grand-chose. On surplombe des champs de neige, on passe des blocs de rochers posés dans des pentes, soudain la hauteur devient vertigineuse, on franchit des falaises, on est suspendu dans le vide par deux poulies d'acier. Des crevasses et des défilés éclosent sous nos jambes. Les petits sapins d'altitude, lourdement empêtrés, abritent quelques chamois.

La deuxième cabine, rose et vaste comme le pont d'un camion, peut contenir presque tout le groupe. Elle nous transporte en une immense migration à 3015 mètres au-dessus de la mer, où est un petit bistrot panoramique. L'horizon est bouché. Par chance, contre le bas du canton, la couche nuageuse s'est déchirée et les montagnes au loin, sous leur bout de ciel libre, sont violettes et jaunes. Quelques snowboarders affrontent sans joie les parois glacées de la piste.

Entre nous et le froid sensationnel qu'il fait dehors, il y a ces vitres propres, et nous buvons du chocolat chaud emmitouflés dans des couvertures à motifs d'amanites ou de pots de confiture. Les Roumains sont sur le point de partir, ils ont un vol à prendre et la descente est longue. Les visages sourient mais les cœurs sont serrés. On blague comme on peut. On fait ses adieux. On regarde dehors. On écoute Brel chanter.

Le reste du groupe disséminé se procure des sacs poubelles et, au bas des installations mécaniques, s'essaie à l'art de la glissade sur de petits talus herbeux.

12H10

Les délégations ont rejoint le minibus en partance pour le lac et, à l'autre bout des Alpes, le petit aéroport de Genève. On dit qu'en ville il a neigé encore plus qu'en Valais, que tout est congestionné. On verra bien. C'est là-bas que, vers les Ardennes, la Champagne, la Bourgogne, la Belgique, la Roumanie, l'Afrique, les chemins se défont. On tâche du mieux qu'on peut d'avoir un air léger, il reste encore quelques heures de trajet, la route vers la vallée, la plaine, le lac, les villes et le retour à l'ordre immuable des choses s'étend à bout de souffle. On voudrait la parcourir à pied. Que ça dure. On sait qu'elle continue, plus loin, et jusqu'à l'Océan.

On ferme la porte coulissante, une fois, une deuxième fois. On démarre. Il fait beau. Il y a du rock à la radio.

Daniel Vuataz, novembre-décembre 2010

L'atelier d'écriture

Viendras-tu en Valais animer un atelier d'écriture pour les lauréats du PIJA 2010 ? Peut-on compter sur toi ? m'a demandé Jean-Philippe Ayer, éditeur et grand organisateur de la remise des prix de cette année. Comment refuser pareille offre ? Alors que ma santé vacille, je dis oui, je viendrai. Je viendrai accompagnée de Xavier Lukomski, metteur en scène, réalisateur, auteur et ami qui accepte de m'assister tout au long de l'animation de l'atelier et du séjour à Crans-Montana.

J'aime tant le PIJA, que pour rien au monde, je ne laisserais passer cette nouvelle occasion de rencontres et Xavier est la personne à qui passer la main quand pour moi, ce ne sera plus possible. Créer un dispositif d'atelier ludique et collectif à proposer aux lauréats est pur plaisir.

Ils sont vingt jeunes auteurs à s'asseoir autour de la grande table ce 26 novembre dès 8 heures ! Comment leur faire découvrir mes petits outils permettant d'expérimenter une autre façon d'entrer en écriture, comment arriver à les surprendre, à faire qu'ils se surprennent eux-mêmes, eux qui jonglent si bien avec les mots ? Les consignes s'enchaînent, tous acceptent de se prendre au jeu. La magie «du collectif» opère. Chacun fait face à sa moisson d'éléments à intégrer dans un texte. Vient alors la consigne d'écriture permettant à chacun de s'isoler et d'écrire comme on part à l'aventure.

Osez, laissez-vous aller à écrire… Le temps s'échappe jusqu'à la lecture des écrits livrant autant de fragments d'univers qu'il y a de participants. Chaque texte témoigne du talent de ces jeunes qui s'emparent de la langue pour faire part de leur monde. Nos oreilles résonnent encore de leurs mots, de leurs voix, de leurs trouvailles d'auteurs. Merci à tous.

Chantal Myttenaere

C'était pour moi une «première fois». Un premier «Pija». Et bien sûr il m'en reste tout un tas de belles images et pas mal de souvenirs…

Des souvenirs de rencontres qui se font très vite et d'étonnantes discussions…

Des moments de rires et d'émotions aussi… Des souvenirs de la chaleur de l'accueil et du froid du matin… Les sons du piano et la générosité des vins du Valais. Des repas débordants et la beauté soufflante des montagnes. Des souvenirs de manque de sommeil et la force et l'énergie de Chantal. Sa bonne humeur comme de la santé retrouvée…

Mais une image peut-être me restera plus que les autres. Celle de tous ces jeunes gens, dans les derniers moments de l'atelier, disséminés aux quatre coins de l'hôtel, plongés dans cette activité étrange, si petite, si pauvre, mystérieuse et riche aussi, de l'écriture… Des feuilles et un «bic», pauvrement bleu… toute la force du monde… C'était beau et plus réconfortant encore que le moelleux des fauteuils du grand salon de l'hôtel ou la douceur du feu de cheminée. C'était beau, chaleureux et réconfortant comme un message d'avenir qui ne donnerait que de très bonnes nouvelles. Merci à tous pour tout ça (merci à toi Chantal)…

Xavier Lukomski

Chantal est casquée…

QUELQUES TEXTES ÉCRITS EN QUARANTE MINUTES

Il est venu des steppes, des villes mortes aux prostituées exsangues. Il est descendu de sa méfiance, de ses troupeaux, des ses esclaves ; dans tout l'apparat de son hostilité.

Il avait besoin d'un livre. Pas un qu'on lit, qu'on disperse : un pour vieillir dans l'oubli, poussiéreux sur une étagère.

Pourtant ça lui coûte de sortir de sa maison bien close aux femmes pâles et soumises.

Rompre son isolement, c'est une hantise – il sent qu'il n'est pas maître partout.

Il lui fallait un livre, une sorte de traité sur son domaine : une élégie du silence.

L'angoisse lui a pris un jour, il s'est laissé surprendre, encercler par la rumeur, par les bavardes et leur parler gras – tombé dans la fosse à fumier des mots. Il n'a plus tant d'aplomb depuis cette défaite. Il avait bien répliqué, retirant ses lunettes pour mettre à nu ses yeux torves – mais allez faire taire des femmes.

Il lutte, il ne désespère pas de faire tourner le monde vers sa face silencieuse – mais c'est un règne improbable. Il a beau battre sa femme, il a beau s'enfermer, subsistent les pas et les respirations.

Le monarque doute. Il lui faut un livre.

Maylis

EST-CE AINSI ?
Chanter du cœur, chanter des yeux
Chanter l'amour, changer les vies,
Briller comme un soleil envieux
De vaincr' le silence et l'ennui,
Est-ce ainsi que j'aurais dû vivre ?

Rêver d'être un enfant perdu
Entre les lignes d'un roman,
Dans l'écriture d'un inconnu,
Loin de la jupe de maman,
Est-ce ainsi que j'aurais dû vivre ?

Écrire des chansons dans la neige,
Graver sur les parois du monde
Les mots doux et les pires pièges
Pour éclairer les cœurs qui fondent,
Est-ce ainsi que j'aurais dû vivre ?

Souffler le feu qu'on appelle chance
Sur les débris de nos miroirs
Pour raviver les braises rances
De nos vies ternes et sans hasard,
Est-ce ainsi que j'aurais dû vivre ?

Soigner les malades de censure,
Qui se regardent dans les rides,
Dans les tranchées de leurs blessures,
Où leurs peaux grises semblent stériles,
Est-ce ainsi que j'aurais dû vivre ?

Mourir dans un lit étranger,
Comme un aveugle chez les borgnes,
Sans pensées, sans identité,
Survivant dans les cieux sans bornes,
Est-ce ainsi que j'aurais dû vivre ?

N'être qu'un imbécile heureux
Qui passe de l'ombre à la lumière,
Qui s'équilibre et qui prend feu
Comme une étoile dans l'univers,
Est-ce ainsi que j'aurais dû vivre ?

Est-ce ainsi que j'aurais dû vivre ?

Thibault

Céline Bischofberger (Genève)

La famille de Jacquouille a quitté la forêt depuis longtemps. Depuis un paquet d'années, Jacquouille, il vit aux champs. C'est un brave gars du terroir, il n'a pas de miroir dans sa maison, a peu de passions, à part le fait de boire.

Aujourd'hui Jacquouille est seul dans son exploitation. Il l'a héritée de sept générations. Cinq hectares de vignes, dans un domaine de renom, iI y fait du bon vin avec une bonne appellation.

C'est important de faire pousser ses pampres pourpres pour que son vin ait la classe et ne soit pas de la soupe. Jacquouille est humble, Jacquouille n'est pas égoïste, mais des fois Jacquouille est un peu triste.

Jacquouille est silencieux et Jacquouille se fait vieux. Il ne veut pas donner ses cinq hectares à des connards envieux qui pour acheter sa terre le relancent à qui mieux mieux.

Un jour Jacquouille toujours plus triste se balade sur la piste de son exploitation quand ; Horreur ! Un genre de psychopathe surgit d'un buisson. Il a une hache et hurle vraiment comme un cochon.

Jacquouille n'a même pas peur de ce mec un peu stupide, il le somme de fermer sa gueule et lui dit d'un ton enjoué mais placide :
– Cré mon garçon ! Pose donc ton hachoir et discutons ! Allez suis-moi viens boire un coup dans ma maison, y'a du pain y'a du rouge et du… jambon !

Depuis le temps que j'attends ça un gars avec d'la conversation, on va s'torcher la gueule dans d'sacrés proportions !

Le sociopathe s'exécute arrêté net par tant de bienveillance. Il se dit qu'il a de la chance d'avoir enfin quelqu'un qui le regarde sans méfiance. Il est tellement surpris par la bonté du vieux qu'il ne pense même pas à le traiter de… «Bouseux».

La fin de mon histoire est un petit peu surfaite mais grâce à ce visiteur, Jacquouille a pris sa retraite. Il coule des jours heureux dans sa maison pendant que l'autre reprend les rennes de son exploitation...

De toute façon il n'a pas le choix, sinon Jacquouille le balance et le renvoie en prison.

Gautier

Les flocons s'engouffrent parmi les manteaux les bottes les bonnets
qui se déversent dans le tunnel confiné

Obscurité criarde
Le tram s'ébranle avec le glissement sec et les battements sourds
d'une vie artificielle
ville artifice ciel

Au-dessus
il est au-dessus de la coulure grise de tous ces pantins du bitume
car il est *grand*
il l'a toujours été
et il se sent plus grand encore dans la morsure de l'hiver

Des paroles s'accrochent aux cheveux des gens
comme des notes sur une partition
Mais les visages sont gris
les gorges rauques
la musique comme une fanfare d'acier

Coincé
Il est coincé dans l'étau de l'agitation urbaine
car il est *long*
il l'a toujours été
frêle

Le troupeau beugle et se resserre
par vagues
les corps se marchent les uns sur les autres
puis le wagon les crache au dehors
gelée mouvante
gelée de cendres

Il est englouti
ses sourcils sautillent comme deux traits de stylo
jetés sur une page banche
L'air défie ses lèvres
minuscules

Il a dans sa bouche le goût de son enfance
un goût de pavé, de trottoir
un goût d'insultes et de rictus d'enfants

De ses yeux s'échappent
des éclats
de mélancolie
qui se perdent dans la tempête grise
des membres

Céline

Maria Sol Oliva (Argentine) et Julie Jacquemettaz (Valais)

JULIEN

Tu sais, Julien, je vais fermer la porte
Emprisonner ton silence, comme s'il était une sorte
De rêve qu'on peut garder caché dans ma paume
Une sorte de musique, la musique d'un homme.

Julien, tu es mince, tu exprimes la terreur
Et puis la banlieue te donne son odeur.
L'intelligence te fait parler
Et la bêtise te fait voler.

Alors, Julien, quand on te rend visite
Reproche, s'il te plaît, au monde insolite
Tes propres défauts, ainsi que ta moustache
Sois même ton chasseur, sois même un peu lâche.

Et même si, parfois, tu voudrais retourner
Au plus profond lieu, au ventre de ta mère,
Il faut écrire, Julien, il faut se réveiller.
Et merde ! on va oublier toute cette galère.

Daniel Gherasim

Chère mademoiselle,
Vous m'avez demandé d'écrire sur votre terroir.
C'est précisément le mot que vous avez employé.
Vous êtes donc attachée à cette ville, que pourtant vous haïssez tant, comme un
Valaisan est attaché à ses vaches. La haine ne devait donc n'être qu'une surface, une
apparence cachant une fragilité tremblotante. Vous êtes extrêmement douce. La douceur est
ancrée dans la profondeur inquiète de vos yeux. Mais la véritable clé de tout cela, c'est votre
admiration pour la neige. Aux premiers flocons
tombés, vous vous êtes comme envolée.
Votre corps est resté sur terre et votre âme s'est mise à
voyager, dansant parmi les flocons.
Voilà votre terroir : la douceur de la neige, elle est votre terrier et vous êtes incapable de la quitter.
Elle est ce qui efface toutes vos souffrances, toute votre haine
et devient alors la seule chose qui vous remplit. La neige est votre douceur.

Manon

INSPIRATION

Avoir une petite captive.
Comme un truc dans la tête.

Ça roule sur ton crane. Dans tes cheveux bouclés, ça frise dans ton esprit. Ça rentre dedans. Et ça rentre comme dans du beurre. Un sorbet au soleil, ça fond. À l'intérieur de toi, ça pénètre, dedans, ça coule. Froid.
Mais ça peut aussi faire comme un petit hérisson sur la langue, ou un petit lapereau. Ça croque tes idées comme une pomme. Sans pitié.
Ou alors c'est fluide. Fluide comme de l'alcool, ou alors c'est collant, plein de grumeau de fruit. Comme une confiture.
On patauge, seul. Dans le liquide.
Ferme les yeux. Tout noir. Tout est noir. Il ne faut pas avoir peur. Silence. Il ne faut pas que t'aies peur. N'essaye pas de chanter, n'aie pas peur. Écoute ta musique. Cherche ta musique. Trouve ta musique. Souffle. Le noir devient couleur. Ça neige des confettis sous tes paupières. Tu vas voir, comme c'est beau. Assieds-toi dans la neige. Garde les yeux fermés. Écoute les images. Regarde les sons. Ne sois pas craintive. Je sais que tu es craintive.
Enfonce tes mains dans la neige. Comme un talon dans la terre. Molle. Laisse le froid
mordre ta peau. Laisse le vent griffer ta joue. Laisse la neige coiffer tes cils. Tu es la terre,
laisse-toi pénétrer.
Ton esprit est en papier. Écris.

Claire

ANAÏS

Aux yeux noirs
Vidés
Sans piété
Fille timide
Peu sociable
Rêve
Dans son champ de blé
De s'éloigner
De la merde
S'éloigner
Du terroir
De ces gens
Médisants
De ce bourg
Étranger
Elle hurle en silence
Comme
Agressée
Plus aucune chance
De fuir
De s'évader
Le destin l'a enchaînée
À ce vieux
Bourg
Coincé.

Naïma

Quand la Margot en sa chambre rentrait

D'une balade où le pampre et la vigne

S'allient – excursion d'un aventurier digne

Car la nuit en Valais vous offre maint danger,

Quand la Margot de ces terres rentrait

Vite, ayant vu sa demeure éclairée,

Son visage, pareil aux traits d'une poupée,

Se figea : dans son lit était un sanglier.

Un sanglier ? Oui, le vil animal

Même ! Ivre de bonheur, en cette pièce

Pourtant inconvenante à une telle espèce,

Il savourait gaiement un repas vespéral.

Émilien

Les lauréats ont la parole

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans ? On adule Prévert, quand on a vingt ans ? On lit tous les mêmes choses, à quinze, seize, dix-huit ans ? Et d'ailleurs, lit-on encore vraiment ? Est-il possible, à dix-neuf ans, d'admirer Paul Valéry, de parler avec passion d'Herta Müller, de citer un vers de Sully Prudhomme ? Le Slam et Rostand sont-ils compatibles ? Doit-on vraiment exécrer Nothomb et détester Lévy ? Et pourquoi est-ce qu'on écrit, d'ailleurs ? Nous avons posé ces questions aux lauréats. Avec au début, nous avouons, un petit sourire aux lèvres. Passée la première discussion, nous étions persuadés d'être tombés (coup de bol !) sur « l'original » du lot. Nous avons continué. L'impression s'est répétée. À dix-sept reprises, très exactement (et nous sommes sûrs qu'avec un jour de plus, le score aurait atteint les vingt !). Nous ne savons pas si on est sérieux quand on a dix-sept ans. Par contre, de toute évidence, on sait déjà très bien où on va.

C'est à l'école que j'ai vu les petits prospectus du PIJA, au milieu de tous les flyers qu'on trouve dans les lycées. Tout derrière, il y avait ces mots : «concours de poésie». J'avais de vieux textes en stock, et pourquoi pas tenter ma chance ? Je me suis inspiré d'un texte de Victor Hugo, *À ceux qu'on foule aux pieds*. Au début, je pensais que le texte avait été composé par un gars des cités, que c'était une sorte de Slam. En découvrant la vérité, j'ai vraiment été épaté. Le texte reste dans la tête, il agit comme une machine, il est intemporel : j'ai essayé de faire quelque chose qui ressemble un peu près à cela. Il faut dire que je commençais à m'engager politiquement à ce moment-là. Tout est parti de cette énergie-là, d'un mécontentement de la société en général. Le prospectus lui-même proposait ce type d'engagement. Je suis issu d'un milieu peut-être pas tout à fait «populaire», mais c'est vrai qu'à trois cents mètres de chez moi il y a les barres de la cités, les HLM : j'ai fait mon collège avec des gamins issus de ces milieux, je m'en sens très proche. En littérature, j'ai des restes de mes lectures de science-fiction et de fantastique. On est beaucoup à passer par là, mais on s'aperçoit assez vite que le genre a ses limites. En poésie, j'adore Victor Hugo, son engagement politique… Il a d'ailleurs eu cette phrase admirable – je ne la connais plus par cœur – qui dit en résumé que c'est très bien d'écrire avec sa plume, mais qu'à un moment donné, il faut savoir poser sa plume pour se saisir d'un fusil. Guillaume Apollinaire me plaît aussi beaucoup. J'admire les Lumières, pour leurs réflexions sur le monde, et puis bien sûr Arthur Rimbaud, Charles Baudelaire, la poésie pure. J'aime allier le beau à l'utile. Tout le monde a un message à faire passer. L'auteur qui écrit son texte, d'une certaine façon, le donne : c'est un message que les autres utilisent. Un discours politique, c'est bien joli, mais s'il n'y a pas de poésie, pas d'images, c'est inutile. J'ai un petit bouquin dans mon sac qui a été écrit par un résistant, Stéphane Hessel, 93 ans. Le texte fait trente pages et s'appelle *Indignez-vous !* Hessel nous explique que dans toutes les sociétés, à un moment donné, inévitablement, on se lève pour s'opposer à l'ordre établi. Il n'y a que les vieux soixante-huitards qui disent encore «après nous il n'y a plus rien qui peut se passer, il n'y a plus de conscience politique». Il faut être un abruti pour dire ça. Je suis jeune, je n'ai pas tellement d'expérience en littérature, et du coup je n'aime pas me poser en critique et dire «c'est mauvais, c'est bon», surtout si on me dit à l'avance que c'est mauvais ou que je dois penser que ça l'est. Une œuvre littéraire ne se critique pas, elle n'a pas de prix, il y a simplement des choses qui nous touchent plus que d'autres. Le jour où je ferai mieux que Michel Houellebecq, Amélie Nothomb ou Marc Lévy, je me permettrai de critiquer.

Emanuel Destaing, Bourgogne, 16 ans,
texte publié (langue maternelle)

Naïma'l-Nour Mzé Hamadi (Madagascar)

Mon texte n'a pas une histoire très intéressante : l'idée était dans ma tête sous forme «espagnole» ou bien «argentine», et quand j'ai décidé de participer au concours, j'ai essayé de faire tomber les mots sur le papier, mais en français. Le procédé n'a pas été du tout facile. Parfois j'écrivais en français, parfois en espagnol, parfois je brûlais ce que je faisais, parfois j'en avais marre et je n'écrivais pas. Finalement mon texte, *Toc-toc*, est sorti, mais je n'étais pas tout à fait convaincue de l'envoyer ; en tout cas c'est une de mes professeurs de français de l'Alliance française qui m'a poussée à le faire. Quant à «l'inspiration», on m'a dit qu'elle n'existe pas (alors je doute)…

Le seul problème que j'ai eu, et qui rend un peu plus excitante mon histoire, c'est que, au moment où j'ai su que je devais partir en Suisse afin de recevoir le prix, je n'avais encore rien dit à mes parents à propos du concours (mon père, au lieu de me féliciter, voulait me tuer). Je n'ai pas beaucoup d'auteurs préférés, en tout cas pas des œuvres particulières. Normalement, je lis des écrivains d'Amérique latine (Jorge Luis Borges, Julio Cortázar, Adolfo Bioy Casares, Gabriel García Márquez, Eduardo Galeano, Ernesto Guevara, etc.). J'aime bien les contes, les nouvelles, les essais, les textes assez «politiques», mais je ne suis pas très attachée à la poésie… (Je ne sais pas si c'est approprié de dire cela dans le contexte du Concours de poésie 2010 présenté par le PIJA…) En français, j'ai lu Marguerite Duras, Daniel Pennac, Boris Vian, Jean-Paul Sartre, Antoine de Saint-Exupéry, et des classiques. Même si j'aime les pièces de théâtre de Sartre, je n'ai pas encore trouvé l'auteur de l'Hexagone qui me rend folle.

Il y a sûrement des écrivains et des genres que je déteste, alors que quand j'y pense, ce ne sont que des préjugés parce qu'en général je ne les ai jamais lus. De façon que mon argumentation n'est pas du tout solide.

Maria Sol Oliva, Argentine, 16 ans,
3e prix (langue apprise)

J'ai entendu parler du PIJA par hasard, lors d'un passage à l'Alliance française. J'y ai vu une affiche, qui m'a décidée à participer. Mon texte, *La nuit des soleils*, je crois que chacun peut l'interpréter à sa façon. C'est un poème assez pessimiste, on peut même dire que c'est sombre. On peut le lire comme une vision du «déclin du monde». Le thème du concours nous invitait à parler du monde qui nous entoure, et moi je vois le monde comme un monde en déclin.

Ce n'est pas la première fois que j'écris. J'avais participé trois fois au «Concours Francojeunes», basé sur les dix mots de la francophonie et qui rassemble chaque année les îles de l'Océan Indien. Le lieu de rencontre change, Madagascar, Mayotte, les Comores… Le texte, je l'ai écrit spécialement pour le PIJA. Je fais des études de médecine, et du coup, il n'y avait pas grand monde dans mon entourage pour m'aider. J'écris depuis que j'ai onze ans, et au début, c'était pour faire comme mon père. Puis j'ai pris goût. Je lui ai fait lire mes poèmes, à mon père, ceux du PIJA, et il les a aimés. Il m'a dit qu'il était fier de moi. C'est comme ça que j'ai commencé. Je ne m'attendais pas vraiment à être sélectionnée. C'est vrai, quand je l'ai su, ça m'a fait quelque chose. Et il a fallu venir ici, en Suisse, c'était passionnant mais assez compliqué : c'est ma toute première fois en Europe, et c'est le dépaysement total… Je suis Malgache par ma mère, qui vient des hauts plateaux, et j'étudie sur la côte est, à Majunga. Il y fait très, très chaud…

Léopold Senghor est mon poète préféré, le tout premier sur la liste. Je ne suis pas forcément proche de son écriture dans le sens qu'elle ne m'inspire pas pour mes propres textes, mais j'aime le lire, tout simplement. J'aime aussi lire les poètes français, Victor Hugo, Paul Verlaine, Charles Baudelaire. Je les lis pour mon plaisir. Aimé Césaire, lui aussi, doit figurer en bonne place parmi mes préférés. En revanche, j'avoue que les auteurs plus anciens, Molière notamment, ne m'intéressent pas tellement.

Naïma'l-Nour Mzé Hamadi, Madagascar,
17 ans, texte remarqué (langue apprise)

Le PIJA est le premier concours littéraire auquel je participe. Ce qui m'a motivée à le faire, c'est la perspective de pouvoir obtenir un regard objectif sur mon travail. Mon professeur de français avait déjà lu certains de mes textes, ainsi que ma famille, mes amis, mais je voulais vraiment le regard de quelqu'un qui ne me connaissait absolument pas, qui n'ait pas d'a priori. J'ai vu la petite brochure du prix dans la bibliothèque de mon collège. *L'ouverture*, mon texte, est en fait une des nouvelles d'un recueil, la seule qui soit inspirée d'un fait réel de ma vie. Un fait réel romancé, évidemment. J'ai appris l'existence du concours sur le tard : je comptais, au début, écrire un texte spécialement pour l'occasion, mais je me trouvais au milieu de mes examens de maturité et le temps me manquait. Ce n'est même pas la nouvelle de mon recueil que je préfère. Je l'ai donnée un peu par feeling, j'ai beaucoup hésité. Et plusieurs personnes m'ont fait remarqué qu'elle ne collerait peut-être pas au genre, mais apparemment, la poésie, c'est large…

Pour moi, Haruki Murakami a été une révélation totale, un énorme coup de cœur. Dans un genre totalement différent, j'adore Arto Paasilinna, et dans cette même catégorie – mais pas du tout la même écriture – Jørn Riel. J'ai beaucoup puisé dans Boris Vian, mais c'est davantage vrai pour d'autres nouvelles que celle que j'ai présentée. J'ai, comme beaucoup de monde, un gros problème avec Amélie Nothomb ou Marc Lévy… En fait, je trouve que la littérature contemporaine française, de façon générale, est décevante. D'ailleurs, les noms qui me viennent à l'esprit, les auteurs que j'aime, sont tous étrangers.

Charlotte Magnin, Genève, 19 ans,
1er prix ex æquo (langue maternelle)

J'ai écrit mon texte en classe de «rhétorique», l'équivalent belge du bac français, à dix-huit ans. J'avais comme consigne d'écrire quelque chose sur la couleur, pour des étudiants en architecture qui faisaient une exposition à Tournai, dans la chapelle de mon collège. Mon poème, *Pôle Nord* n'est pas long. Six lignes. On avait sorti un petit livre à l'époque. Et puis l'année dernière, alors que je n'avais plus aucun rapport avec cette professeur de français, qui elle-même à l'époque avait été sélectionnée pour le concours PIJA, la voilà qui m'appelle pour me pousser à participer à la sélection 2010. «Qui tente rien n'a rien», c'est ce que je me dis toujours : j'ai d'abord été sélectionné en Belgique, puis remarqué par le jury international. J'ai été un peu gêné au départ, parce que pas mal de gens font ce concours, chaque année, parce qu'ils veulent acquérir une expérience, ce sont des gens qui écrivent plus que moi, la littérature est leur domaine. Quand j'entends parler autour de moi, je le remarque : je n'irai pas jusqu'à dire que je suis un «imposteur», mais je sais que n'ai pas autant cette fibre que certains. Je ne pensais pas avoir l'inspiration nécessaire pour pousser cela vraiment plus loin, mais finalement, j'ai eu l'agréable surprise de me retrouver ici. Je lisais davantage il y a quelques années. Maintenant, avec l'université, le temps me manque un peu. En Belgique on sort beaucoup, on est des bons vivants, et cela me laisse évidemment moins de temps pour lire ou pour écrire. Ou plutôt, pour être plus honnête, le temps, je ne le prends plus tellement. Mais je lis un peu de tout. J'aime beaucoup Didier van Cauwelaert, notamment *Un allé simple*, qui est un livre très sympathique. J'avais un professeur dans mon collège qui édite sous le nom de Philippe Mathy et qui est reconnu comme poète, dans ma région. Je me souviens de ses cours de poésie, j'avais douze ans, et ça m'est arrivé d'emprunter des livres de poésies à la bibliothèque. Je suis assez ouvert. Bon, *Madame Bovary*, j'avoue que ça m'a laissé froid, il faut dire que ça ne raconte pas grand-chose en dehors de la vie monotone d'une bonne femme à la campagne (c'est à la campagne ?). Les gens, ici, dans ce concours, critiqueront forcément les grosses machines commerciales, *Le Da Vinci Code* ou je ne sais quoi, mais je pense qu'en littérature, il faut pouvoir lire des livres pour la beauté de l'écriture, mais aussi pour se distraire. Exactement comme un bon film. Un livre ne doit pas forcément être une œuvre «privée» et confidentielle pour plaire.

Thomas Prade, Belgique, 18 ans,
texte remarqué (langue maternelle)

J'ai eu des contextes d'écriture de toutes sortes, j'ai carnet et stylo sur moi tout le temps. Je crois que ça me rendrait incapable d'écrire quoi que ce soit si je m'imposais lieu et heure. C'est ma prof de lettres qui en a eu marre qu'à chaque fois je dépasse le nombre de mots imposés et qui m'a parlé du PIJA.

Mes textes cultes sont *Lolita* de Vladimir Nabokov, *Pourquoi tu m'aimes pas* et *On n'empêche pas un petit cœur d'aimer* de Claire Castillon, *Ils riaient avec leur bouche* de Michel Thion, *Papa part, maman ment, mémé meurt* de Fabienne Yvert et la chanson *Variations sur Marilou* de Serge Gainsbourg. Je hais Marc Lévy.

Louise Ducatillon, Genève, 19 ans,
texte primé (langue maternelle)

« Je est un autre »

Le texte que j'ai envoyé au PIJA, *En bref*, c'est une chanson. Pour moi, la chanson est la continuation de la tradition poétique, qui est avant tout orale si on remonte aux trouvères qui étaient des chansonniers à part entière. La poésie, je la porte avec moi. Quand je fais rimer des mots, c'est pour les faire entendre, pour retourner à cette musicalité. Je trouve assez flatteur de me trouver aux côtés de «vraies» poésies dans le recueil du concours, ça montre bien la communion qui existe toujours entre les deux. Il y a tellement de gens qui dévalorisent la chanson, qui la tirent vers ses clichés plats («Le ciel est bleu, la mer est verte…»). Pour moi les deux, poésie et chanson, sont exactement la même chose. J'ai eu la première idée de ce texte sur mon vélo, un soir de déprime. Les mots me sont venus d'un seul coup. Je les ai notés dans mon calepin à chansons et un matin (je gardais des enfants), devant l'ordinateur, avec l'aide de textos sur lesquels j'avait des bouts de textes, j'ai écrit le reste sans effort. Je ne l'ai quasiment pas retouché.

C'est ma monitrice d'auto-école qui m'a parlé du PIJA. Elle m'a tendu un prospectus : Avez-vous l'âme d'un poète ? La phrase m'a tiqué, et à quelques jours du délai, j'ai finalement pris une enveloppe, j'ai imprimé ma chanson et je l'ai envoyée. C'était la toute première fois que je passais le pas. Et ça m'a surpris de me retrouver primé. Le jury a-t-il compris que c'était une chanson, a-t-il cru à de la poésie ? Y a-t-il une différence ? Ce sont des questions fascinantes. Pour moi, la chanson est un vrai travail d'auteur. Georges Brassens, Jacques Brel, Léo Ferré, tous étaient des poètes avant d'être des chansonniers. J'ai cent vingt textes chez moi, et la plupart, même s'ils sont finis, ne sont pas encore achevés. La poésie, il faut la chanter, la dire, et la laisser mûrir.

J'ai toujours sur moi *Les cent plus beaux poèmes de la langue française*, une anthologie de Jean Orizet avec des marque-pages aux poèmes qui me touchent vraiment. C'est quelque chose que je lis de temps en temps, dans le train, en déplacements. Mettre des textes en chanson est aussi un exercice qui m'attire. Il y a notamment un poème de Sully Prudhomme, «La voie lactée» (dans *Les Solitudes*), que j'aimerais beaucoup mettre en musique. L'exemple de symbiose parfaite ? «Je chante pour passer le temps» de Louis Aragon chanté par Léo Ferré.

Je pense que chacun doit tenter de prendre ce dont il a besoin dans les livres, «bons» ou «mauvais». Moi j'y prends de quoi me nourrir. La culture doit s'étendre sans arrêt, que ce soit en chanson, en littérature, en poésie. La poésie est potentiellement partout. Même dans Télérama. On y trouve des phrases aux profondeurs inattendues, qui peuvent servir. On blâme souvent les phénomènes littéraires commerciaux, mais moi, voir des gamins assis dans un supermarché pour lire un pavé de six cents pages, ça me plaira toujours.

Thibault Rostankowski, Bourgogne,
19 ans, texte remarqué (langue maternelle)

J'ai composé mon premier poème en classe, pendant un cours d'italien où je m'ennuyais ferme. Il y avait un gars dans la classe qui écrivait aussi, j'avais entendu parlé de lui. Je me suis dit «pourquoi je ne ferais pas ça, pourquoi je n'essaierais pas ?» Je dois dire que je me suis largement inspiré de ce que j'étudiais à ce moment-là et je crois que c'était Charles Baudelaire. J'ai proposé ce texte à un professeur de troisième que j'avais

trouvé excellent ; il a aimé et m'a conseillé de m'y essayer plus sérieusement. Il m'a d'abord proposé de participer au concours interne du collège, le «Prix Maurice Chappaz». J'ai donné quatre des sonnets que j'avais écrits jusque-là. Je n'ai pas été primé, mais le concours portait sur tous les genres et je crois que j'étais le seul à avoir présenté de la poésie, ce qui ne m'a pas forcément aidé.

Émotions éparses, le recueil que j'ai envoyé au PIJA, représente en fait la totalité de ce que j'avais écrit à ce moment-là. Je ne suis pas sûr que les sonnets aient vraiment d'unité – d'où le titre. J'écris très peu, en fait je suis surtout musicien. Mais le fait qu'on reconnaisse une certaine qualité à ce que j'écris me fait penser que ce serait bête de ne pas en faire quelque chose. Malgré tout, je n'ai pas le sentiment d'avoir une grande inspiration, J'écris quand ça vient. Donc rarement. L'inspiration, je la puise dans un auteur que je choisis, et je régule cette inspiration à ma manière, je rationalise. Plutôt qu'un inspiré, je suis plutôt un gars qui sèche longtemps, qui n'a pas forcément grand-chose à dire, et c'est pour ça que j'ai choisi la poésie versifiée, pour essayer d'être concis et de mettre la qualité du texte dans la forme. Baudelaire, ce n'est pas le poète que je préfère. Pour moi, en numéro un, incontestablement, c'est Paul Valéry. C'est compliqué, personnel, mais j'adore. Valéry est un auteur spécial, un peu perdu au milieu de son XXe siècle. Il aurait pu (dû ?) naître un ou deux siècles plus tôt. Je ne suis pas un grand lecteur mais j'ai toujours un livre de chevet. Ce qui m'agace en littérature ? Au début du XXe siècle, on a commencé à tout faire éclater, à tout remettre en cause, le Surréalisme, tout ce qui s'en est suivi… Ça a beau être de grands auteurs, pour moi ça ne colle pas. Et je ne parlerai même pas de Jacques Prévert…

Émilien Jules, Valais, 20 ans,
texte publié (langue maternelle)

C'est ma professeur de français, au gymnase, qui m'a parlé du PIJA. J'ai écrit *Éclats* !, le recueil, en à peine une semaine. J'avais déjà gagné un concours au collège, et aussi participé au prix de la nouvelle de mon gymnase, avec un texte écrit en un seul week-end. En fait, j'écris à la fois très vite et très lentement. Par exemple, je travaille sur un roman depuis déjà deux ans : j'ai arrêté une première version mais ce n'est jamais terminé, je dois sans cesse recommencer, l'améliorer. La poésie, elle, me vient plus spontanément, parce que les idées sont déjà agencées dans ma tête et que je n'y cherche pas autant d'effets de style que dans le roman.

Les poèmes de mon recueil sont assez doux. Je n'ai pas de volonté militante. J'adore travailler sur la thématique de l'ombre et de la lumière : le terme d'«éclat» montre bien cela, tout en désignant ces petits poèmes fragmentés, ces poèmes sur la vie des hommes, ces petits bouts de temps. Ma démarche est très visuelle, je suis sensible à la force évocatrice de certaines images. Ce qui est très fort avec la poésie, c'est que chacun se fait sa propre photographie d'un texte.

Je suis un grand admirateur de Paul Eluard pour ses vers libres. J'ai pris conscience de mon lien avec Guillaume Apollinaire un peu plus tard – j'avais déjà lu (vu ?) les *Calligrammes*. L'intérêt de faire un parallèle entre le fond et la forme me vient de lui, je pense. Je suis passé par le sonnet, j'ai pratiqué les formes régulières – c'est un exercice passionnant – mais j'essaie de dépasser ce stade. Pas dépasser dans le sens de faire mieux, mais plutôt de tenter autre chose. Je travaille par exemple sur un recueil où les poèmes sont dépouillés et rédigés en lettres capitales. Ils se rapprochent du slogan, et c'est une idée que je vais essayer de développer, de creuser. Au niveau du roman, *L'Étranger* d'Albert Camus a constitué une révélation pour moi, tout autant que certains de ses textes davantage philosophiques comme *L'Homme révolté*. En théâtre, j'ai joué du Bernard-Marie Koltès, et du coup je me suis intéressé à toute son œuvre, qui m'a probablement influencée pour certains poèmes du recueil. Il y a aussi Samuel Beckett, que j'ai découvert plus tard. Je suis assez boulimique, j'aime avoir une vision d'ensemble, découvrir l'ampleur d'une œuvre, ne pas en rester à un seul livre. J'avoue avoir un peu de mal avec le genre policier, mais au-delà de ça, je m'intéresse simplement aux auteurs que j'aime ; ceux que je n'aime pas, je les oublie.

Anas Sareen, Vaud, 18 ans,
1er prix (langue apprise)

Mon texte, *Les chevaux rois*, se constitue d'un grand poème principal. Les autres ne sont pas très importants. Il s'agit en fait de mon seul poème en vers réguliers, je n'en avais jamais écrit avant, et je ne pense pas que j'en réécrirai un jour. L'inspiration m'est venue d'une expérience : mon ancienne copine avait des animaux, deux chevaux, un chien, je les observais, c'était une belle période de ma vie, et c'est elle qui m'a donné goût à la nature, aux monde sauvage que j'utilise dans ce poème. La version du texte que j'ai envoyée n'est pas du tout retravaillée, elle a pas mal de défauts, ne me satisfait pas complètement. Depuis je l'ai repris, plusieurs fois, et je l'ai achevée. J'écris très régulièrement, en tout cas j'essaie. Je projette d'aller bientôt à Berlin, d'y écrire un roman, des nouvelles, un recueil de poèmes. Le lieu est important.

Il y a les auteurs que j'admire et ceux qui m'influencent. Ceux que j'admire, ce sont les classiques : William Shakespeare et Fedor Dostoïevski en tête. Et ceux qui m'influencent, ceux qui me poussent à écrire, ce sont Yukio Mishima, Knut Hamsun ou, pour la simplicité, Charles Bukowski. Ceux que je déteste, je ne les lis pas. Je pense que je n'aimerais pas trop la littérature contemporaine, mais vu que je n'en lis jamais… Je suis surtout attiré par la littérature américaine, en fait. Le problème, avec la littérature contemporaine ? C'est que le temps n'a pas encore fait le tri…

Pierre-Yves Gérard, Champagne-Ardenne,
20 ans, 1er prix ex æquo (langue maternelle)

Pierre-Yves Gérard (Champagne-Ardenne)

Un jour, ma professeur de français (qui était directrice adjointe du lycée) m'a dit : «Daniel, lis ça. C'est l'annonce d'un concours de poésie en français.» Moi, je n'écrivais qu'en roumain. Tout d'abord, j'ai commencé à traduire quelques textes que j'avais écrits en roumain et je me suis dit : «voila, ça sonne vraiment bien !» Et puis j'ai écrit en français. J'ai envoyé mes textes à Mme Lucia Matiuta, la présidente du PIJA Roumanie. Elle a réuni un jury qui a décidé quels seront les textes qui participeront au concours. Et, grâce à Dieu, mes poésies étaient parmi celles-là.

En ce qui concerne mes préférences littéraires... j'aime beaucoup Albert Camus et Tristan Tzara.

Sergiu Daniel Gherasim, Roumanie,
19 ans, texte remarqué (langue apprise)

J'écris depuis l'âge de dix ans. Du coup j'ai l'impression d'avoir toujours écrit. Petite, j'écrivais des poèmes à ma maman quand je ne savais pas quoi lui offrir d'autre. J'ai vu un prospectus du PIJA à la médiathèque et je me suis lancée : j'ai sélectionné huit ou neuf textes (je n'avais jamais montré mes textes avant, à personne, c'était pour moi). Puis à dix-sept ans j'ai découvert les soirées Slam. Dans le recueil, y a des textes récents, mais quelques-uns remontent jusqu'à 2005. Je n'ai rien changé du tout aux textes, j'ai seulement choisi un ordre, et un titre : Savourer *L'Amour des Mots*. J'ai beaucoup de héros littéraires. J'adore Eugène Ionesco, particulièrement *Le Solitaire*, et Jean-Paul Sartre, avec *La Nausée*, ou *Cyrano de Bergerac*, d'Edmond Rostand. Ce sont des lectures personnelles. Par contre, j'ai détesté Rousseau, à l'école. C'est une question de style.

C'est le vécu qui m'inspire pour le Slam. J'écris plus pour me défouler que pour autre chose. J'ai commencé le Slam grâce à Grand Corps Malade, comme beaucoup de monde. J'étais à l'hôpital, j'étais au fond du trou et c'est l'infirmière qui m'en a parlé. Elle m'a fait écouter «*Je dors sur mes deux oreilles*, un texte dans lequel il raconte ses soucis. Et pourtant, à la fin de chaque refrain, il y a quelque chose de positif. Mes textes, même avant de connaître le Slam, je les appelais déjà «textes en bouts rimés». Maintenant j'appelle cela «Slam», mais ça ne change rien. Pour moi, c'est un moyen d'expression complètement libre. Chacun en fait ce qu'il veut. Mon interview, ça pourrait être un Slam. Il faut juste un public, une scène. Et ce que je trouve extrêmement beau, c'est le respect. J'ai vu des gosses de sept ans monter sur scène, des gens de cinquante ans, et tout le monde est applaudi pareillement, tout le monde a droit à la parole. Je ne pourrais plus m'en passer, maintenant.

Julie Jacquemettaz, Valais, 19 ans,
texte publié (langue maternelle)

Mon texte, *Tulipes de fer*, à l'époque où je l'ai écrit, ne me semblait pas trop mal. J'avais récupéré des passages qui traînaient, des rimes qui collaient bien, adapté différents textes qui tournaient tous autour des mêmes sujets. J'écris depuis un an, presque jour pour jour. Tout a commencé lors d'une soirée Slam, à Saint-Claude, où il fait froid… C'était la première fois que j'y allais : on y jouait au poker avec des amis, et un type de là-bas m'a dit «si t'as des trucs à dire, prends une feuille, écris, lance-toi.» Je l'ai fait, et je n'ai plus arrêté. J'avais vu un tout petit encart, dans un journal, pour le PIJA. C'était l'organisation de la Franche-Comté qui promettait de l'argent pour les meilleurs textes de poésie, on pouvait gagner jusqu'à mille cinq cents Euros, ce qui n'est pas inintéressant. C'était aussi l'occasion, à l'échelle de ma région, de voir ce que mes textes valaient. On s'est retrouvé une dizaine à être sélectionnés, mais ce qui m'a le plus surpris, c'est de me retrouver dans le lot final, à échelle internationale. Parce que mon texte a quand même pas mal d'imperfections, et quand je le revois aujourd'hui, je n'ai pas vraiment l'impression qu'il vient de moi, qu'il m'appartient tout à fait. L'encart disait «décrivez le monde tel que vous le voyez», et j'avais mis pelle mêle des idées engagées, féministes, écologistes, anti-consuméristes : les gros sabots du

Louise Ducatillon (Genève)

Claude Roch (chef du Département de l'éducation, de la culture et du sport, Valais), Charlotte Magnin et Jean-Philippe Ayer

Slam. C'était un peu ma «bête de concours» dirigée pour le PIJA. Apparemment, ça a plu. C'est vrai que partout autour de moi, les personnes qui écrivent sont plus vieilles que moi. Je me suis simplement dit «et pourquoi pas moi ? On n'est pas si nombreux, après tout, il doit y avoir de la place.»

Quand je lis, il m'arrive de me farcir toute l'œuvre d'un auteur, d'une traite, et là je lis très vite : j'ai lu comme ça Maxime Chattam, Bernard Werber… Un bouquin que j'ai vraiment adoré, c'est *Le Parfum* de Patrick Süskind. *Si c'est un homme*, de Primo Levi, m'a marqué. J'ai pourtant l'impression de n'avoir aucune influence précise. J'écoute pas mal d'artistes, mais je fais attention de ne pas le faire trop souvent, sinon j'ai l'impression de mettre mon originalité en péril. Pour mon texte, je dois quand même avouer que j'ai eu une influence directe, c'est le dernier album de Damien Saez, *J'accuse*. Je me suis senti dans le même état d'esprit que l'album qui m'a habité pendant tout le long, mais c'est seulement après coup, avec un peu de recul, que je me suis rendu compte des ressemblances. Peut-être qu'il n'y a que moi qui les vois. Par contre, Grand Corps Malade, je l'ai évité au maximum : trop évidente, comme référence, et en plus, je n'aime franchement pas son style. Abd al Malik, déjà plus, ou Souleymane Diamanka… MC Solaar, lui, est vraiment énorme. Un livre que je n'aime pas ? Je le repose. C'est tout.

Gautier Coudor, Franche-Comté, 16 ans, texte publié (langue maternelle)

J'avais à l'esprit la description d'un crépuscule et de la violence qui peut y être perçue, et les sentiments torturés que je voulais y insérer. Mais je jetais les phrases sur ma feuille sans être capable ni de les mettre en vers ni de trouver la trame. J'ai donc feuilleté au hasard quelques livres pour m'imprégner de mots et, qui sait, avoir une soudaine inspiration pour mon ébauche, ce qui est bel et bien arrivé : Au fond du hangar, « Une pièce de puzzle S'est suicidée ».

Ce poème d'Olivier Taramarcaz (*Hier finira par arriver*) m'a percutée de plein fouet et m'est apparu comme la solution à mes problèmes. Je l'ai transformé à ma manière et l'ai inclus dans ce texte qui allait enfin pouvoir naître grâce à cette fraîche trame. J'aime les livres qui me prennent le cœur, tellement que je les dévore et ensuite relis des passages. J'aime les livres qui me hantent. Ils peuvent être de n'importe quel auteur. Par contre, je préfère nettement les livres de genre «réel» que la Science-fiction, la Fantasy ou les romans d'Aventures. Le dernier en date est *Le Cercle littéraire des amateurs d'épluchures de patates* de Mary Ann Schaffer et Annie Barrows. Un délicieux mélange d'humanité, d'histoire et d'amour de la littérature. Émerveillant ! Un auteur que je n'aime pas : Amélie Nothomb. Je trouve ses histoires intéressantes, je peux apprécier ses concepts, mais je ne peux pas voir son style en peinture. Je le trouve pédant et voulu pédant, comme le personnage.

Manon Reith, Genève, 17 ans, texte primé (langue maternelle)

Je travaille de façon très mécanique, je ne conçois pas du tout l'écriture comme une expression des sentiments : c'est le moment qui importe. Je passe une licence d'esthétique du cinéma en ce moment, et pour moi, l'écriture, c'est du montage. Tu fais des listes de mots, tu constitues une matière première. Tu mets ces mots en relation et tu vois ce que le tout produit, dans le sens d'une expérimentation, pas dans le sens d'une inspiration, d'un moment privilégié ou je ne sais quoi. Tu agences froidement tes mots, et tu regardes si ça te donne des sensations, si ça provoque des échos en toi. J'avais déjà été primée au PIJA il y a deux ans, pour les contes et nouvelles. Ce que j'ai donné cette année, *Demi-peine*, c'est à peu près tout ce que j'ai écrit depuis. J'écris très peu, je le fais uniquement lorsque l'idée du produit fini vient me motiver. J'ai des tas de choses en germes, mais la volonté de les finir ne vient pas s'il n'y a pas ce but, ce délai. De toute façon, ce n'est pas forcément le côté abouti d'une œuvre qui m'intéresse, mais plutôt les idées qu'il y a au départ des textes. J'ai des listes, des groupements de mots qui s'agencent bien ensemble – des phrases au maximum, à la limite un paragraphe, mais pas au-delà. Et sans échéance, il n'y a rien.

Les Surréalistes jouent bien sûr un grand rôle dans ma pratique d'écriture, même si je n'utilise pas forcément les outils consciemment. Je lis très peu : dans un livre il y a toujours des idées qui me plaisent, mais à plus grande échelle (un roman...) c'est impossible. Paul Eluard, c'est très bon, mais de nouveau, pas sur un poème tout entier : il y a vraiment deux ou trois vers que je retiens par texte, et le reste, ça fait partie de l'approximatif. Pour moi en tout cas. Mon livre de chevet, ça serait donc plutôt une anthologie faite de tout petits fragments, de choses pas du tout littéraires, de hasards. J'ai vraiment du mal avec les Romantiques, Victor Hugo, ou *Les souffrances du jeune Werther* de Goethe que j'ai dû lire en classe : l'expression du moi, je l'ai en horreur. J'aime l'écriture désincarnée, vide, poussiéreuse. Tant qu'elle ne parle de personne. Oui, je mets forcément de moi dans mes textes, c'est inévitable, mais je pense que ce sont des choses dont je me suis dépossédées. Des choses qui me laissent une sensation poétique, pas un sentiment personnel. Je ne peux vraiment écrire sur quelque chose qu'à partir du moment où elle ne m'appartient plus.

Maylis Laureti, Champagne-Ardenne, 19 ans, texte primé (langue maternelle)

J'ai écrit mon texte par fragments. Il est composé de beaucoup d'images qui me sont arrivées au fur et à mesure de mon quotidien. J'ai réinterprété le monde que j'avais sous les yeux. Mon texte parle d'une petite fille qui s'est fait brûler le visage et qui n'a plus de repère et mélange imagination et réalité. Ce sont donc les mondes de l'imaginaire et du réel qui m'ont inspirée. En particulier tout ce qui touche au sucré, aux liquides, à la nature, etc. Ce qui m'a poussée à l'envoyer à ce concours, c'est mon copain, qui y a lui-même participé et qui m'a dit que mon texte en valait la peine.

Les livres qui me guident chaque jour sont: *Discours sur le bonheur* de Madame du Chatelet ainsi que *Kafka sur le rivage* de Haruki Murakami et *L'Alchimiste* de Paulo Coelho. Je suis passionnée par Amélie Nothomb, Murakami, et je commence à vraiment m'intéresser à Coelho. Je n'ai pas l'impression, lorsque j'écris, de m'inspirer de quelqu'un en particulier, ou du moins pas consciemment. Mon livre de chevet : *Saules aveugles, femme endormie* de Murakami. J'ai toujours eu du mal avec les grands classiques et le genre fantastique : dragons, sorciers et compagnie, ce n'est vraiment pas mon truc.

Claire Ginouves, Franche-Compté, 16 ans, texte remarqué (langue maternelle)

J'ai écrit mon texte, *J'ai mordu le fruit bleu*, entre mars et mai 2010, dans le cadre de mon travail de maturité (que je dois achever pour début 2011, et dont le projet est justement la création d'un recueil de poèmes). Ce qui me l'a inspiré ? Mon état d'esprit du moment, je suppose, une scène de départ qui me trottait dans la tête... Je l'ai envoyé au PIJA un peu «par hasard», car j'ai appris l'existence du concours la veille du délai d'envoi des textes (grâce à Manon), et j'ai décidé de tenter ma chance...

Les auteurs qui me passionnent sont, principalement : Boris Vian, Jacques Prévert, Antonin Artaud, Herta Müller, Paul Eluard. Je crois que ce sont surtout les deux derniers qui m'ont inspirée, pour ce poème en particulier : Eluard évidemment pour sa terre «bleue comme une orange», et Herta Müller pour l'aspect visuel de certains de ses poèmes (créés à partir de mots découpés, puis assemblés). Parmi mes livres de chevet se trouvent *Madame Bovary* de Gustave Flaubert, *Chagrin d'école* de Daniel Pennac, *J'ai un visage pour être aimé* d'Eluard, *Die blassen Herren mit den Mokkatassen* de Herta Müller, *Paroles* de Jacques Prévert, *L'Écume des jours* et *Les Fourmis* de Boris Vian… et, depuis fin novembre, mon exemplaire du PIJA 2010, la Poésie !

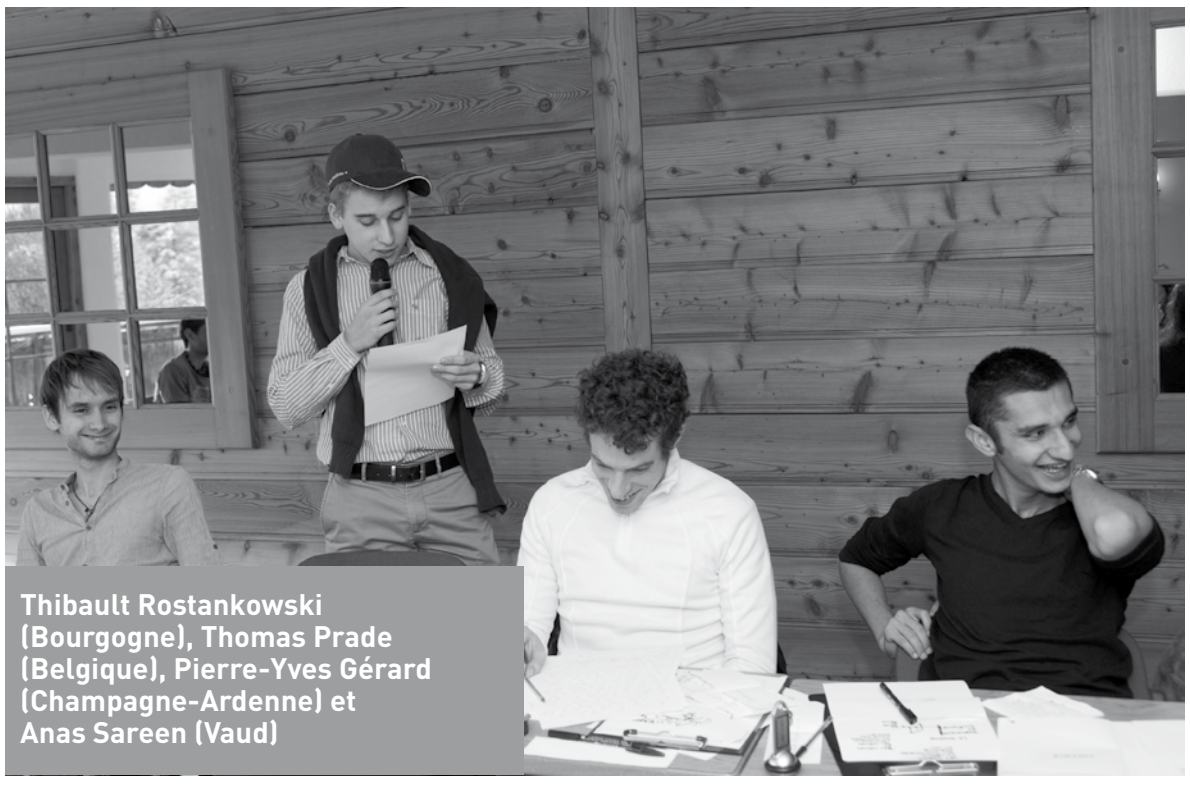
Céline Bischofberger, Genève, 17 ans, texte primé (langue maternelle)

Après la cérémonie

Manon Reith (Genève), Céline Bischofberger (Genève) et Maylis Laureti (Champagne-Ardenne)

Gautier Coudor (Franche-Comté)

Céline Bischofberger (Genève), Sergiu Daniel Gherasim (Roumanie) et Manon Reith (Genève)



Thibault Rostankowski (Bourgogne), Thomas Prade (Belgique), Pierre-Yves Gérard (Champagne-Ardenne) et Anas Sareen (Vaud)

Dans ma bibliothèque

www.lhebe.ch

PIJA 2010, la Poésie

Être publié demeure une grande chance. L'être, alors qu'on a entre quinze et vingt ans, qu'on a écrit de la poésie et qu'on est encore un illustre inconnu est certainement un petit miracle.

Croire en l'écrit, publier des jeunes auteurs, promouvoir l'émulation à travers des rencontres culturelles, encourager la création littéraire alors que tout le monde se plaint «qu'on ne lit plus» ou peu ou mal est pratiquement de la folie.

Une douce folie à laquelle le Prix Interrégional Jeunes Auteurs (PIJA) s'adonne avec bonheur chaque année et à laquelle les Éditions de l'Hèbe se joignent avec un enthousiasme toujours renouvelé par la publication du recueil réunissant les heureux lauréats de chaque édition.

Les supports de lecture peuvent évoluer – liseuses, iPad & Co. nous le prouvent assez par leur omniprésence dans l'actualité multimédias – mais l'envie, le besoin de lire, de découvrir, d'être stimulé ne s'embarrassent pas de ces subtilités techniques.

N'espérez pas vous débarrasser des livres est le titre d'un ouvrage paru récemment recueillant les réflexions de deux écrivains. Emboîtant le pas de cette dénomination bien sentie, nous osons quant à nous affirmer : N'espérez pas non plus vous débarrasser du pija et du souffle rafraîchissant qu'il insuffle au paysage littéraire par la découverte de nouveaux talents.

Préface de **Jean-Philippe Ayer** et **Eleonora Gualandris**, éditeurs

CHF 23.–

Anthologie suisse du PIJA 2010

«Les poètes trouvent d'abord et ne cherchent qu'après.»
Jean Cocteau

Le recueil que vous avez entre les mains réunit les textes défendus lors des discussions du jury de présélection suisse du PIJA. Encourager les talents est la vocation de ce concours destiné aux quinze vingt ans. Le nombre de participants chaque année oblige les jurys à opérer des choix draconiens. Or, l'écriture est un talent qui se cultive dans la persévérance, et pour soutenir cette persévérance il faut parfois un coup de pouce qui permettra à la quête initiale encore un peu maladroite de s'épanouir par la suite avec de l'exercice.

Vous trouverez donc dans ce recueil des textes à divers stades d'épanouissement : certains dessinent déjà des voix originales et sûres d'elles, d'autres contiennent la promesse d'un style, d'un ton qui doivent encore être affinés. Au lecteur de se faire sa propre idée, le but de cet ouvrage étant de pousser ces jeunes auteurs aux premières armes, à persévérer pour les inviter à chercher leur voix.

Préface de **Jean-Philippe Ayer** et **Eleonora Gualandris**, éditeurs

CHF 30.–

Ces deux recueils pour CHF 40.–
(port non compris)

Les quatre ouvrages pour CHF 80.–
(port non compris)
Commande : info@lhebe.ch

À lire aussi…

Deux anciens lauréats

CHF 30.–

Le cri de Riehmers Hofgarten

Bastien Fournier

Roman de la rupture… La trame de Simon et Aélia se tisse au fil des lieux visités par Simon : Berlin, Paris, le Valais (Sion), Bruxelles, Rome aussi. Simon qui erre, qui écrit, qui boit, qui est angoissé, qui tente l'aventure d'une bouquinerie, qui se demande pourquoi écrire mais ne peut faire rien d'autre. Et Aélia, belle, aimée, toujours avec sa harpe et sa casserole, Aélia qui, n'en pouvant plus de leurs angoisses, quitte Simon.

Poème d'amour moderne, *Le cri de Riehmers Hofgarten* met en œuvre un style personnel et pourtant universel. … Seigneurs, vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour ? C'est de Simon et d'Aélia. Écoutez comme à grand'joie, à grand deuil ils s'aimèrent.

CHF 30.–

Petite collection d'instants-fossiles

Antoinette Rychner

Fouillant des existences hétéroclites, à l'affût du micro-drame ou du flagrant délit de situation comique, le regard tout à coup s'arrête ; brûle-pourpoint familial ou amoureux, révélation de l'échec, de la perte, secondes de déchirure ou de réconciliation, expérience intense de la création ou de la réception artistique… Les instants retenus, comme autant de curiosités rares et précieuses, sont traités avec une vraie fascination pour la bizarrerie humaine, une redoutable économie de moyens et une ironie souvent corrosive qui, pour rendre visibles les détails et les articulations les plus fines, «dégraissent» jusqu'à l'épure.

Réunis en série, ces vingt-cinq récits allient l'impact du gros plan à la brièveté de l'éclair, précipitant leur lecteur dans une vision-kaléidoscope de notre condition.

Tentez votre chance!

Inscription

PRIX INTERRÉGIONAL JEUNES AUTEURS 2011 (PIJA)

Le Prix Interrégional Jeunes Auteurs a pour vocation d'encourager la création littéraire. Il souhaite être un lieu d'échange. Il permet une première confrontation avec le public puisque les textes retenus sont publiés aux Éditions de l'Hèbe. Il offre en outre aux lauréats l'occasion d'une vraie rencontre en les invitant à partager leurs expériences lors de la remise des prix. Ainsi, il espère offrir à ceux que la plume démange un prétexte pour passer à l'acte et aux pages noircies en secret l'occasion de sortir du tiroir…

Le PIJA propose d'aborder alternativement différents genres littéraires: le théâtre (pièce en un acte) ou le style épistolaire, la poésie, et **les contes et nouvelles qui font l'objet du concours 2011**.

Genre
Cette année, les candidats se confronteront au conte, à la nouvelle.

Au-delà de cette contrainte de genre, ils ont toute liberté dans le choix et la forme de leur texte.

Il était une fois… dans la réalité cinglante. Dans les songes les plus fous. Dans le pays imaginaire. Dans les cris, les larmes, les rires. Le besoin de dire, l'obligation de témoigner, les questions que l'on lance, les personnages qui prennent naissance. Tout simplement le plaisir d'écrire, de donner vie, corps à son imaginaire. Faites-nous partager vos mots, sans idées préconçues, donnez libre champ à votre voix ! Pour bouleverser, séduire, partager… raconter.

Prix
Une somme de CHF 10'000.– (€ 6'000.–) en espèces sera répartie entre toutes les œuvres primées par le Jury international. Le premier prix peut atteindre les CHF 2'000.–.

Conditions de participation
Être âgé(e) de 15 à 20 ans le vendredi 27 mai 2011.

Présenter un texte n'excédant pas dix pages dactylographiées (corps 12), original, inédit, n'ayant bénéficié d'aucune récompense.

Autoriser la publication du texte par les Éditions de l'Hèbe.

Un(e) candidat(e) ne peut présenter qu'une œuvre par édition.

Palmarès
Un jury de personnalités du monde des lettres se réunira à la fin de l'été 2011. Il sera particulièrement sensible à l'originalité, à l'inventivité des textes. Les participants seront avertis des résultats par courrier. La cérémonie officielle de remise des prix aura lieu à la fin de l'année 2011.

Modalités du prix
Le texte sera accompagné du bulletin de participation ci-dessous et d'une photocopie de la carte d'identité de l'auteur(e).

Le texte sera dactylographié en sept exemplaires anonymes. Le titre doit figurer clairement sur la première page de chaque exemplaire et sur le bulletin de participation. Les textes ne seront pas renvoyés.

Deux catégories sont ouvertes aux participants: «français langue première, langue maternelle» ou «français langue seconde, langue apprise». Les participants doivent, en toute conscience, cocher la catégorie choisie.

Sauf en cas d'empêchement grave et justifié, l'octroi d'un prix à un(e) lauréat(e) est subordonné à sa présence effective à la réception organisée pour la remise des prix.

BULLETIN D'INSCRIPTION

Je soussigné-e _____

Né-e le _____ Domicilié-e à: Rue _____

Code postal _____ Localité _____

Tél. _____ Mobile _____ E-mail _____

Déclare participer au PIJA 2011 avec le texte suivant: _____

_____

Dans la catégorie ☐ français langue première, langue maternelle français ☐ langue seconde, langue apprise

J'affirme sur l'honneur être l'auteur(e) du texte que je présente. Je cède mes droits à titre non exclusif aux fins de publication conjointe par le Prix Interrégional Jeunes Auteurs et les Éditions de l'Hèbe.

Date et signature : _____

Délai: les œuvres seront envoyées, au plus tard, le vendredi 27 mai 2011 à

Prix Interrégional Jeunes Auteurs (PIJA)
Éditions de l'Hèbe SA
Éditions JMB SA
Case postale 45
1637 Charmey – Suisse

Pour tous renseignements:
Tél. +41 26 927 50 30
Fax: +41 26 927 26 61
www.lhebe.ch